

LITTÉRATURE ET NATION

TOCQUEVILLE

Colloque de Saint Cyr sur Loire



Tocqueville vu par Daumier

Publication de l'Université François-Rabelais
- TOURS -

N°7 de la deuxième série - septembre 1991
45 F

LITTÉRATURE ET NATION

Revue d'histoire des représentations littéraires et artistiques

Publié par le groupe de recherche interuniversitaire
"Littérature et nation"
sous la direction de Jean Marie Goulemot
avec le concours du Conseil Scientifique de l'Université de Tours

Comité de rédaction

Jacques Body, Pierre Citti, Jean Marie Goulemot, Maurice Penaud,
Jean-Louis Backès

Secrétariat de rédaction

Christiane Citti

Toute correspondance est à adresser à :
Pierre Citti, "Littérature et Nation", Faculté des Lettres, 3 rue des
Tanneurs, 37 000 Tours.

Le prix du numéro en 199035 F
L'abonnement à quatre numéros100 F
et 80 F pour les étudiants

En 1991:

Le numéro45 F
L'abonnement.....120 F
pour les étudiants... 100 F

ISSN 1146-2698

Les chèques doivent être libellés à l'ordre de : M. L'Agent comptable
de l'Université de Tours et adressés à "Littérature et Nation", Faculté
des Lettres, 3, rue des Tanneurs, 37 000 Tours.

LITTÉRATURE ET NATION

septembre 1991
n°7 de la 2e série

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Sommaire

AVANT-PROPOS.....	3
FRANÇOISE MÉLONIO . — L'idée de nation et l'idée de démocratie chez Tocqueville.....	5
JEAN GOULEMOT — Philosophes et intellectuels dans la société d'ancien régime.....	25
ANN P. KERR — Charles de Rémusat, lecteur de Tocqueville.....	35
FRANÇOISE BOURDARIAS — La mémoire des formes sociales chez Tocqueville.....	53
JEAN-JACQUES TATIN — De la démocratie en Amérique : écrire dans les "vastes limites".....	63
PIERRE CITTI — Grandeur et passion chez Tocqueville.....	77
DOCUMENT — <i>Quatre lettres de Tocqueville à Richard Monckton Milnes</i>	91

Comment les esprits faibles et les dévotions
peut-ils résister les hommes
à l'égalité ?

L. 15. ^{2e} L'Égalité a remplacé toutes les croyances
minuscules croyances communes, par celle-ci
qu'il fallait doter de sa réforme
tout ce qui s'est fondé sur ces croyances,
et cette croyance négative a eu pour
effet de ^{faire} rendre les hommes
indivisible, mais que l'œuvre de
réformation a été faite, chacun s'est
trouvé en face d'un seul et sans
savoir comment appeler sans esprit
jusqu'à l'esprit d'un autre.

de moment en temps l'homme
est devenu égal est illentente
à son voisin, l'égalité extrême,
multat motu de lais, ne
pouvait subsister locustes
et la dévotion a été faite.
cette dévotion à celui de
vivre la

Il n'y a plus de hommes sans
indivision mentale.

à la place de la classe d'élite
de ceux qui ont si peu
un des pouvoirs politiques

qui ne pouvait que se débattre à
la politique et nous les coupe
la grande comme intérêt politique
non connue affaire.

Manuscrit de Tocqueville : Discours de réception à l'Académie française
(21 avril 1842), première réflexion de Tocqueville sur cette question,
préluant à *L'Ancien Régime*.

AVANT-PROPOS

Ces six études consacrées à Alexis de Tocqueville ont été communiquées lors d'un colloque de *Littérature et Nation* organisé le 30 novembre 1990 grâce à l'initiative et à la très active collaboration de la Ville de Saint-Cyr-sur-Loire, qui a mis à la disposition de notre groupe et du public le beau manoir de la Perraudière. Nous prions donc Monsieur Philippe Briand, le Maire de Saint-Cyr, Monsieur Jean-Yves Couteau, adjoint aux relations publiques, Madame Roullier, adjointe aux affaires culturelles, l'équipe municipale composée de Mademoiselle Sophie Coulon, de Madame Véronique Maury, et de Monsieur François Lemoine, enfin la Ville de Saint-Cyr, d'agréer l'expression de notre vive gratitude pour la chaleur de leur accueil et la sympathie éclairée qu'ils montrent envers les travaux de l'Université.

Littérature et Nation

en 1848. Elle et la Révolution
ont été données au genre de l'humanité.

Les républicains ont tous les supérieurs. car
c'est le esprit pour les hommes sans
les hommes. car habitent les hommes
à ne vivre que par et à une indépendance
complète les uns des autres.

La Révolution a réglé au fait
l'esprit et les mœurs qu'elle a donné par un
et habitent de combattre les pouvoirs
de ses républicains de l'humanité. Elle
tous comme elle a rendu tous les
pouvoirs jeunes, elle ne leur a
rien que que de force morale

Il ne faut pas oublier que l'humanité
est que le 18⁴⁸ et la Révolution
font les hommes sans l'indépendance
de ses républicains, elle parait à
tout le monde si évident qu'il
est, j'en suis sûr, mais de vouloir
se montrer. N'oubliez pas de montrer
ce de montrer le contraire

Reproduit avec la gracieuse permission du comte et de la comtesse
d'Hérouville.

L'IDEE DE NATION ET L'IDEE DE DEMOCRATIE CHEZ TOCQUEVILLE

Les Français raffolent de la politique des souvenirs, ils ont eu récemment tout loisir de s'y livrer. En 1989, on a d'abord célébré le triomphe des droits universels de l'homme à la lumière de 1789. Les manifestations du bicentenaire, centrées sur la déclaration des droits, ont gommé dans un œcuménisme mollasson ce que la Révolution avait eu de nationaliste. Puis, sitôt affronté à l'explosion des revendications nationales dans les Balkans, on a glissé de l'analogie avec 1789 à celle avec les révolutions de 1848. Enfin la crise du Golfe, ravivant tous les griefs accumulés entre les pays arabes et l'Occident, a rafraîchi les souvenirs de la colonisation. Ainsi le glissement aventureux des analogies historiques nous invite à faire retour au XIXe siècle où se sont déployées en même temps ces deux idéologies modernes qui nous paraissent antinomiques : le libéralisme démocratique qui proclame l'universalité des droits individuels ; l'idée nationale qui exalte le particularisme collectif.

A qui veut explorer cette antinomie, l'œuvre de Tocqueville offre un champ privilégié. Tocqueville, qui est le penseur le plus célèbre de l'universalisme démocratique, est aussi un homme politique affronté au problème du nationalisme sous sa double forme historique. Celle de l'expansion coloniale d'abord. Entre 1837 et 1849 Tocqueville

n'a cessé de se préoccuper de la colonie d'Algérie¹. Il s'y rendit deux fois, en 1841 et 1846, puis rapporta à la Chambre sur le budget des colonies en 1847. Colonialiste résolu, il dut néanmoins réfléchir sur les dangers d'une politique d'expansion qui entraînait par réaction l'émergence d'un nationalisme musulman.

Tocqueville fut confronté, aussi, à l'émergence des revendications nationales en 1848, dans l'Europe de l'Est et en Italie. Chargé d'une médiation française entre l'Autriche et le Piémont d'octobre à décembre 1848, il fut ministre des Affaires étrangères de juin à octobre 1849. A ce titre, dans une Europe où les mouvements des nationalités étaient déjà battus, il eut pour tâche de régler le sort des réfugiés hongrois, allemands puis italiens. Il connut alors la plupart des artisans du *risorgimento* italien et après 1848 prêta une attention constante aux progrès de "la chimère de l'unité allemand"². Reste que cet intérêt pour la revendication des peuples à disposer d'eux-mêmes ne fut jamais chez lui que secondaire ; qu'il fut accusé par les républicains en France comme en Italie de ne rien comprendre à l'idée de nationalité³, et que même les plus modérés des Piémontais lui reprochèrent de traiter "la question nationale de poésie politique"⁴. Pour les mouvements liés au Printemps des peuples qui fascinèrent tant les romantiques français, Tocqueville n'eut jamais que méfiance, et incompréhension.

Comme Tocqueville était à la fois colonialiste et hostile au mouvement "progressiste" des nationalités, on a longtemps conclu que sa pratique politique, tout entière ordonnée à la prépondérance française, était contradictoire avec ses convictions libérales et démocratiques. Nul doute que, dans ses *Souvenirs* et ses discours, Tocqueville a parfois posé au grand stratège de géopolitique, mais jamais jusqu'à renier le culte de la liberté. Voilà pourquoi, pour les grands diplomates cyniques du temps, il ne fut jamais qu'un stratège "à l'eau de rose"⁵. Bien plus, le colonialisme de Tocqueville en Algérie comme sa méfiance à l'égard des nationalités peuvent être interprétés comme le prolongement logique de son libéralisme. C'est au

nom de la valeur universelle de la liberté politique et de la similitude des hommes que Tocqueville récuse le particularisme des revendications nationales. Ainsi ce qui a longtemps passé pour le blâmable aveuglement de Tocqueville nous invite à réfléchir sur les rapports toujours difficiles entre l'idée de grandeur nationale et l'idée démocratique. Cette réflexion, entreprise il y a peu par T. Todorov⁶, n'a eu de développement qu'au Canada français où depuis 1967 les fédéralistes menés par Pierre Elliott Trudeau et les indépendantistes se sont arraché l'autorité de Tocqueville pour prôner au nom de la démocratie les uns l'assimilation, les autres la séparation⁷. Telle est la question que je voudrais reprendre aujourd'hui en examinant comment Tocqueville pense la nation à la fois comme communauté historique et comme entité constitutionnelle.

L'identité nationale comme schéma explicatif de l'histoire

Le système explicatif de Tocqueville fait une large place à la conception objective de la nation définie par un caractère national, une langue et des coutumes hérités d'une histoire commune.

La première *Démocratie* démontre l'importance du "point de départ" dans l'expérience américaine⁸. Les Américains sont unis par une langue commune, une religion commune — le puritanisme — et une culture politique démocratique. De leur commun héritage et de l'expérience partagée de la vie politique, les Américains reçoivent un "caractère national", c'est-à-dire des "préjugés, habitudes, et passions dominantes" ou, dit Tocqueville, des "habitudes du cœur" et des "habitude de l'esprit" qui leur confèrent "une «physionomie» distincte"¹⁰. Ainsi la nation est pensée sur le mode de l'organicisme comme un individu collectif¹¹.

Une vingtaine d'années après *La Démocratie*, *L'Ancien Régime* étudie selon les mêmes méthodes la "physionomie"

des Français. La nation française est une communauté historique, à laquelle sa spécificité confère le droit à disposer d'elle-même.

Comme les adversaires de l'absolutisme au XVIIIème siècle, comme Michelet et la tradition républicaine au XIXème, Tocqueville invoque en effet la nation française comme support de la liberté, contre tous les despotismes et contre tous les pouvoirs oppresseurs. Dans la dernière page de *L'Ancien Régime*, après avoir montré la croissance de l'absolutisme royal qui prive les Français de leurs libertés natives, Tocqueville conclut par un brutal renversement que le despotisme ne peut être le destin de la France :

Quand je considère cette nation en elle même, écrit-il, je la trouve plus extraordinaire qu'aucun des événements de son histoire. En a-t-il jamais paru sur la terre une seule qui fût si remplie de contrastes et si extrême dans chacun de ses actes, plus conduite par des sensations, moins par des principes ; faisant ainsi toujours plus mal ou mieux qu'on ne s'y attendait, tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité, tantôt fort au-dessus ; un peuple tellement inaltérable dans ses principaux instincts qu'on le reconnaît encore dans des portraits qui ont été faits de lui il y a deux ou trois mille ans, et en même temps tellement mobile dans ses pensées journalières et dans ses goûts qu'il finit par se devenir un spectacle inattendu à lui-même (...) indocile par tempérament, et s'accommodant mieux toutefois de l'empire arbitraire et même violent d'un prince que du gouvernement régulier et libre des principaux citoyens ; (...) jamais si libre qu'il faille désespérer de l'asservir, ni si asservi qu'il ne puisse encore briser le joug¹² .

Beau texte, mais qui manifeste en Tocqueville le besoin d'espérer plus que le souci de l'exactitude, car le caractère national n'a jamais qu'une existence incertaine. En marge de son brouillon, Tocqueville note :

(...) la peinture d'un peuple est toujours une image vague et indistincte, quand on veut la faire d'ensemble. Il y règne toujours plus de prétention que de vérité. Morceau à *effet*. Une concession au *faux goût du temps*.

De la référence à la nation comme communauté historique,

Tocqueville garde la force protestataire, mais sans accorder à la nation cette évidence du cœur que lui confèrent les romantiques.

C'est qu'en effet le caractère national, tel que Tocqueville l'étudie, et quoiqu'il recoure au terme de "physionomie", ne relève pas d'un déterminisme biologique ou psychologique mais d'une expérience historique singulière. Les caractères nationaux sont inscrits dans la mémoire des peuples, ils sont acquis, non innés, et partant modifiables. Rien de plus détestable pour Tocqueville que l'idée d'une inégalité définitive entre les peuples ou les races, défendue par Gobineau :

Que chacun des différents peuples présente, à travers son histoire, des traits qui lui sont propres, ce qu'on appelle le naturel chez les individus, cela, je crois, est incontestable. Mais que ce naturel soit tellement invincible que les générations qui se succèdent soient fatalement enchaînées, de par la race, à de certains sentiments, à de certaines idées, à de certaines lois, un certain état de civilisation, voilà ce qui n'a jamais été prouvé et que mille faits démentent et qui ne peut être soutenu que dans l'intérêt de tous ceux qui, dans des buts divers, veulent opprimer ou comprimer l'espèce humaine¹³.

Si donc Tocqueville semble parfois renouer avec l'idée défendue au XVIII^e siècle, par Mably et Boulainvilliers, que la monarchie s'est constituée en détruisant les anciennes libertés de la nation, il se refuse à faire de la liberté une question d'origine, et de la nation comme communauté historique la source du Droit.

C'est que la Nation n'est qu'une variation sur le fond commun de l'humanité. La liberté n'a pas de race, de langue, ni de nation. Les antiques libertés qu'on croit "germaines" ou "anglo-saxonnes" sont inscrites dans la nature humaine qui a vers la liberté un élan naturel. N'en prenons qu'un exemple, l'institution du jury. Depuis le XIX^e siècle on a vu dans le recours au jury le signe même de l'aptitude naturelle des "Germaines" à la liberté. Pour Tocqueville le jury n'a pas de nationalité :

Il est impossible de considérer d'un peu haut les institutions humaines sans découvrir que tous les peuples qui ont eu le goût et l'usage de la liberté politique ont dû arriver d'eux-mêmes à quelque chose d'analogue à ce que nous appelons le jury, et que, sous une forme ou sous une autre, on doit s'attendre à retrouver le jury dans tous les lieux où les traces de la liberté se rencontrent.¹⁴

Le caractère national n'étant que l'effet de l'éducation des peuples, qui donne une forme singulière à une nature humaine toujours semblable, on peut rendre compte de l'émergence historique des caractères nationaux en les classant selon une typologie politique. En Angleterre ou aux Etats-Unis, la nation s'auto-institue du bas vers le sommet, des communautés locales à l'Etat de sorte que se constitue une culture politique libérale ; en France comme dans les pays germaniques et en Russie la nation s'est constituée par la volonté du pouvoir du haut vers le bas de sorte que les peuples ont contracté un penchant national à la servitude. On voit comment le refus de glorifier les origines mythiques des nations permet à Tocqueville de remodeler la partition des sociétés occidentales : alors que toute la tradition française depuis le XVIII^e siècle magnifie la liberté des Germains pour mieux stigmatiser le goût latin de la servitude, Tocqueville montre comment tout le continent européen depuis le XIV^e siècle se sépare de la culture libérale pour adopter une culture absolutiste qui conduira très tôt en France, plus tard en Allemagne et en Russie, à des Révolutions inévitables, comme par un cours forcé de l'histoire. Tout le continent a les mêmes pratiques : en France comme en Russie pas de réparation de clocher qui ne nécessite un décret ministériel. Tout le continent communit dans la même révérence pour la raison d'Etat. Tocqueville étudie ainsi le poids de la tradition juridique romaine qui exalte la raison d'Etat tant en France que dans les pays germaniques ; d'où il faut conclure que les Germains sont des Romains, non par nature, mais par culture.

Voilà pourquoi Tocqueville reste totalement étranger à ce qui se greffera sur l'ancienne opposition entre Romains et Germains après 1870, c'est-à-dire une psychologie collective

NATION ET DEMOCRATIE CHEZ TOCQUEVILLE

des peuples aux relents racistes qui en Europe pénétrera tous les milieux intellectuels même les plus éloignés en apparence d'une croyance aveugle dans les déterminismes de la nature.

Encore les patrimoines nationaux semblent-ils pour Tocqueville voués à s'uniformiser par le progrès même de la démocratie. De même que les différences entre les individus et les classes s'estompent, les différences de culture entre les nations se réduisent :

Dans les siècles démocratiques (...) les nations elles-mêmes s'assimilent, et toutes ensemble ne forment plus à l'œil du spectateur qu'une vaste démocratie dont chaque citoyen est un peuple.¹⁵ (...)

Deux peuples voisins ne sauraient avoir un même état social démocratique, sans adopter aussitôt des opinions et des mœurs semblables, parce que l'esprit de démocratie fait tendre les hommes à s'assimiler.¹⁶

Tocqueville conçoit le progrès de la démocratie comme les philosophes du XVIII^e siècle et les doctrinaires concevaient l'avancée de la civilisation : sous la forme d'un processus linéaire. Quoique les sociétés modernes puissent prendre deux formes politiques, la liberté et la servitude, elles n'ont jamais qu'une forme sociale, l'égalité. Entre les nations, les différences qui subsistent ne sont donc que celles, résiduelles, du plus au moins de démocratie et de civilisation. Ainsi les Allemands sont-ils en retard sur la France : en 1854 Tocqueville va étudier en Allemagne l'ancien régime français dans l'idée

que la meilleure manière de bien comprendre l'état des choses en France en 1788 n'est pas d'étudier les documents français (...) mais d'étudier des livres allemands (...) qui écrits de nos jours avec les idées de nos jours, mais au milieu d'institutions anciennes nous font aussitôt apparaître clairement l'image du passé et le font comprendre.¹⁷

A l'inverse les Américains sont en avance; ils nous offrent la figure de notre avenir. Qu'est-ce en effet qu'un Américain ? A cette question, classique, Tocqueville ne parvient jamais à donner de réponse univoque. Un Américain ne se définit pas

par son origine ; l'Amérique est

une société formée de toutes les nations du monde, Anglais, Français, Allemands. Tous gens ayant une langue, une croyance, des opinions différentes, en un mot, une société sans racine, sans souvenirs, sans préjugés, sans routine, sans idées communes, sans caractère national¹⁸.

Ou plutôt le "caractère national" américain se réduit au goût d'entreprendre et à l'inquiétude de l'esprit¹⁹. Or précisément l'agitation, l'instabilité, l'esprit commerçant sont des traits que Tocqueville juge universellement démocratiques. Tout voyage dans l'espace est donc un voyage dans le temps ; en parcourant le monde, on ne découvre jamais que les variations infinies d'une culture, la monoculture démocratique.

De cette universalité de la culture démocratique, Tocqueville a conclu longtemps à l'assimilation inévitable des nations les moins avancées : il envisage, avec chagrin, l'assimilation des Canadiens français dont la spécificité semble ne pouvoir survivre que sous la forme de distinctions privées ou de folklore. En 1837 il prédit, avec allégresse cette fois, l'assimilation des Arabes d'Algérie par les Français, car

il faut bien s'imaginer qu'un peuple puissant et civilisé comme le nôtre exerce par le seul fait de la supériorité de ses lumières une influence presque invincible sur de petites peuplades à peu près barbares ; et que, pour forcer celles-ci à s'incorporer à lui, il lui suffit de pouvoir établir des rapports durables avec elles.²⁰

Si la nation perd progressivement son fondement historique dans des caractères communs, comment peut-elle subsister comme forme politique de l'être ensemble ? Comment préserver le sentiment d'appartenance à une collectivité ? L'analyse empirique de la disparition des spécificités nationales conduit à poser avec plus d'acuité encore la question, normative, cette fois des formes idéales de la vie collective.

La nation : du peuple à l'association politique

La question, pour Tocqueville, est centrale. Car il n'y a pas de grandeur pour l'homme hors de l'action commune avec ses semblables. Il n'y a pas de liberté sans solidarité entre les hommes, le despotisme ayant pour caractéristique de s'instaurer sur l'isolement des individus qu'il n'a d'ailleurs de cesse de renforcer. Pour Tocqueville, dans les sociétés libres, le patriotisme est donc "non seulement une grande vertu mais la première". Or la nation est le seul cadre concevable de l'être ensemble. Tocqueville admire, mais sans y croire, l'utopie d'une communauté universelle. Peut-être

quand on envisage d'un point de vue général et de haut les devoirs de l'homme, le patriotisme, en dépit de toutes les grandes actions qu'il a fait faire, paraît une passion fausse et étroite. C'est à l'humanité que sont dus les grands efforts que le patriotisme suggère [mais] l'homme, tel que Dieu l'a créé (j'ignore pourquoi), s'attache d'autant moins fortement que l'objet de son amour est plus vaste. [...] Je suis convaincu qu'on sert mieux les intérêts de l'espèce humaine en ne donnant à aimer à chaque homme qu'une patrie particulière qu'en voulant l'enflammer pour le genre humain, qu'il ne considérera jamais quoi qu'on fasse que d'une vue éloignée, incertaine et froide²¹ .

Il y a un patriotisme naturel, celui qui unit l'homme à son lieu de vie. Ce sentiment là, Tocqueville lui-même le ressent pour ce qu'il appelle "le pays", c'est-à-dire la Normandie où il s'est établi pour renouer avec ses ancêtres ; c'est aussi ce sentiment d'appartenance qui lie les Américains à leur cité :

Les Américains s'attachent à la cité par une raison analogue à celle qui fait aimer leur pays aux habitants des montagnes. Chez eux la patrie a des traits marqués et caractéristiques ; elle a plus de physionomie qu'ailleurs²².

Peut-on passer, sans rupture, de cet amour irréfléchi inscrit dans la nature humaine pour le terroir ou la tribu, au sentiment d'appartenance à l'Etat-nation ? Les romantiques

l'ont cru, qui ont cherché à promouvoir la conscience nationale par une mythologie de la terre et de la communauté. L'attachement au pays de naissance, passéiste, n'est pas nécessairement réactionnaire. Michelet a le souci de fonder la République dans l'allégeance charnelle à notre histoire. Cette forme d'attachement affectif à la nation dans ses racines historiques et terriennes, constante dans le courant républicain, survit aujourd'hui encore jusque chez le président François Mitterrand, qui n'hésite pas à écrire :

Je n'ai pas besoin d'une idée de la France. La France, je la vis. J'ai une conscience instinctive, profonde de la France, de la France physique et la passion de sa géographie, de son corps vivant. Là ont poussé mes racines. L'âme de la France, inutile de la chercher : elle m'habite. J'ai vécu mon enfance au point de rencontre de l'Angoumois, du Périgord et de la Guyenne²³.

Tocqueville ne croit pas à la survie possible dans les temps démocratiques de

ce sentiment irréfléchi, désintéressé et indéfinissable, qui lie le cœur de l'homme aux lieux où l'homme a pris naissance. Cet amour instinctif se confond avec le goût des coutumes anciennes, avec le respect des aïeux et la mémoire du passé ; ceux qui l'éprouvent chérissent leur pays comme on aime la maison paternelle.

Ce sentiment national est en effet naturellement conservateur : il convient "quand la société repose doucement sur l'ordre des choses ancien"²⁴. Il n'a pas d'avenir assuré dans les sociétés modernes, mobiles et instables où chacun vaque à ses affaires privées. Au reste, survivrait-il, il ne suffirait pas à garantir la loyauté active envers l'Etat-Nation. L'attachement à la cité peut coexister avec le désintéret pour la nation, comme l'ont montré à la suite de Tocqueville les sociologues américains d'aujourd'hui²⁵. Dans les sociétés individualistes modernes, l'attachement à la nation ne peut donc résulter de la nature ; le patriotisme est un devoir-être plus qu'une donnée. "Il dépend des lois de réveiller et de diriger cet instinct vague de la patrie qui n'abandonne jamais le cœur de l'homme"²⁶. Comment ?

Par la stimulation d'un patriotisme nouveau "plus rationnel", moins généreux, moins ardent peut-être, mais plus fécond et plus durable ; celui-ci naît des lumières ; il se développe à l'aide des lois, il croît avec l'exercice des droits et il finit, en quelque sorte, par se confondre avec l'intérêt personnel²⁷. Il n'y a donc pas de sentiment national possible sans participation politique : "de nos jours, l'esprit de cité me semble inséparable de l'exercice des droits politiques". "L'amour de la patrie est une espèce de culte auquel les hommes s'attachent par les pratiques"²⁸. "L'habitant s'attache à chacun des intérêts de son pays comme aux siens mêmes. Il se glorifie de la gloire de la nation, dans les succès qu'elle obtient, il croit reconnaître son propre ouvrage"²⁹. La nation libre est dès lors moins une entité historique qu'un artefact politique ; elle est moins une communauté sensible qu'une communauté imaginaire, une "association" volontaire ou pour reprendre les termes qu'emploiera Renan en 1888 la nation est un plébiscite de tous les jours.

Pour être réduite au concours des volontés, la nation est-elle nécessairement faible ? Certes elle est toujours menacée par l'égoïsme de clocher ou de province. Tocqueville en 1835 ne croyait guère à la solidité de l'Union américaine. mais dès 1837 il reconnut s'être trompé et il ne changera pas foncièrement son opinion jusque dans les années qui précèdent la guerre civile. Car la nation se renforce dans le mouvement même de la démocratie : elle devient le seul groupe de référence quand s'effacent les distinctions individuelles ou de classes ; l'amour de la patrie "est devenu plus clair et plus fort, à mesure qu'on a détruit les classes et centralisé le pouvoir"³⁰. Ainsi s'explique du reste l'insupportable vanité nationale des Américains :

L'Américain prenant part à tout ce qui se fait dans ce pays se croit intéressé à défendre tout ce qu'on y critique, car ce n'est pas seulement son pays qu'on attaque alors, c'est lui-même³¹.

Mais ce sentiment est fragile : parce que le repli vers l'individualisme est une menace constante, la nation doit se

construire tous les jours et cette nécessité explique qu'on dérive si aisément de la recherche de la grandeur nationale à la forme pathologique du nationalisme.

Les nouveaux nationalismes et la démocratie

Dans la nation, artefact d'une volonté qui se proclame nationale, le patriotisme risque en effet de dégénérer en nationalisme tant s'y exacerbe le sentiment de l'unité.

Tocqueville a saisi combien l'utopie pédagogique, l'acharnement à régénérer l'homme et à imposer un moule unique aux citoyens était inséparable de l'émergence au XIXe siècle d'Etats-Nations qui ne se fondent plus sur la communauté d'origine des habitants, mais sur leur allégeance commune à une forme politique. En France, la mystique révolutionnaire de la Nation renoue avec l'effort séculaire de la monarchie vers l'unité mais en un sens bien plus radical puisqu'il s'agit désormais non plus seulement d'assurer l'uniformité du territoire national mais d'engendrer un homme nouveau. Tocqueville s'est opposé à cette idée d'une éducation uniforme qui domine depuis deux siècles la culture politique française

Les peuplades de la côte orientale d'Afrique ont l'usage de placer la tête des enfants nouveau-nés dans une sorte de moule qui donne à tous les mêmes formes. Tous les hommes y ont donc le sommet de la tête, tantôt très haut, et tantôt très aplati, suivant la règle adoptée à l'époque de leur naissance. Voulons-nous faire subir à la pensée elle-même quelque chose d'analogue à cette pression régulière et uniforme que ces sauvages impriment au cerveau ?²²

L'uniformité est blâmable, mais pour Tocqueville l'unité ne l'est pas. Le malheur est que ce schéma d'unité ne fonctionne qu'allié au principe d'exclusion. L'unité de la nation ne s'éprouve bien que dans la séparation, ou dans la guerre. La nation française en 1789 se constitue dans l'exclusion des aristocrates. Après quoi, la France s'ennuie,

d'après Tocqueville. La Monarchie de juillet, en instaurant le règne des intérêts, détruit l'unité de la nation, étouffe les grandes passions et le sens de la grandeur au point que Tocqueville pour restaurer l'unité en vient à prôner la guerre. Entre les deux maux d'un individualisme destructeur et de la guerre, il choisit le moindre :

La guerre agrandit presque toujours la pensée d'un peuple et lui élève le cœur. Il y a des cas où seule elle peut arrêter le développement excessif de certains penchants que fait naturellement naître l'égalité, et où il faut la considérer comme nécessaire à certaines maladies invétérées auxquelles les sociétés démocratiques sont sujettes.³³

On voit donc qu'il y a chez Tocqueville toute une analyse faite avec une sympathie partielle, de l'extraordinaire capacité mobilisatrice de la revendication nationale et de l'émergence des "nationalismes" dans les temps démocratiques. La force de Tocqueville est de montrer que l'exclusion des revendications nationales concurrentes et la vigueur de l'impérialisme sont d'autant plus grandes qu'une nation est fondée sur les valeurs universelles de la démocratie. Tocqueville n'a guère réfléchi sur la "destinée manifeste" des Américains et le mythe de la Frontière. Mais il a analysé le prosélytisme de la France révolutionnaire comme la forme d'une religion nouvelle. La France est cette nation qui a reçu l'universel en particulier, peuple élu qui se doit de répandre la civilisation dans l'univers. Ce prosélytisme fut le caractère essentiel de la révolution en 1789. Ce même prosélytisme révolutionnaire est aussi sinon la cause du moins la justification de l'entreprise coloniale qui, pour Tocqueville, s'inscrit dans le droit fil de la Révolution française. Tocqueville a beaucoup œuvré à l'intervention de la France en Algérie mais aussi dans tout le Moyen Orient. S'il visait d'abord et surtout à assurer la prépondérance française, il pensait que cet impérialisme se justifiait par la mission civilisatrice que la France avait reçue en héritage particulier. C'est pourquoi il a comparé aux croisades le grand mouvement de main mise de l'Europe sur l'Asie et l'Afrique au XIX^e siècle.³⁴ Sur ce point la politique de Tocqueville préfigure et

annonce celle des républicains après 1870.

Le génie de Tocqueville est d'avoir très tôt, dès 1847, soit moins de vingt ans après la conquête, analysé à la fois l'ambition de l'entreprise coloniale et son échec probable :

Si, sans le dire, écrit-il, car ces choses se sont quelquefois faites, mais ne sont jamais avouées, nous agissions de manière à montrer qu'à nos yeux les anciens habitants de l'Algérie ne sont qu'un obstacle qu'il faut écarter ou fouler aux pieds, si nous enveloppons leurs populations, non pour les élever dans nos bras vers le bien être et la lumière, mais pour les y étreindre et les y étouffer, la question de vie ou de mort se poserait entre les deux races. L'Algérie deviendrait, tôt ou tard, croyez-le, un champ clos, une arène murée, où les deux peuples devraient combattre sans merci, et où l'un des deux devrait mourir. Dieu écarte de nous une telle destinée. Ne recommençons pas, en plein XIXe siècle, l'histoire de la conquête de l'Amérique !³⁵

La réussite bien vite semble à Tocqueville ne pas pouvoir résulter de la simple habileté gestionnaire dans les pays conquis. L'échec empirique qui se préfigure le conduit à un remaniement théorique de son analyse du sentiment national. En 1840 encore, rédigeant *La Démocratie*, il avait cru à l'assimilation progressive des peuples "attardés". Il découvre, douloureusement, comment l'universalisme démocratique dont les Français se prétendent les représentants engendre par réaction l'émergence d'un nationalisme particulariste. La différence nationale s'approfondit dans le mouvement même de l'homogénéisation démocratique. C'est le cas en Europe : dans ses notes de 1854 en Allemagne Tocqueville remarque à plusieurs reprises la faiblesse du sentiment national dans l'Allemagne d'avant la Révolution si bien que l'exaltation du *Volk* allemand apparaît comme une conséquence induite par la résistance à Napoléon³⁶. C'est le cas en Algérie ou en Inde où un nationalisme "tiers-mondiste" émerge par le choc en retour de la colonisation. Qu'il s'agisse de l'Algérie ou de l'Inde, Tocqueville prend très tôt conscience de la vanité du rêve d'assimilation complète. Lors de la révolte des cipayes il note qu'on ne peut retenir une colonie durablement qu'avec le

consentement des indigènes. Or, écrit-il :

J'ai toujours remarqué que, partout où on introduisait une population européenne au sein de populations imparfaitement civilisées du reste du monde, la supériorité réelle et prétendue de la première sur les secondes se faisait sentir d'une façon si blessante pour les intérêts individuels et si mortifiante pour l'amour propre des indigènes qu'il en résultait plus de colère que d'aucune oppression politique.³⁷

Par quel mécanisme la revendication de la différence nationale vient-elle à renaître dans le mouvement d'uniformisation des cultures ? Tocqueville en fait l'analyse à propos de la résistance de l'émir Abd El Kader aux Français dans l'Algérie des années quarante. C'est des Français qu'Abd El Kader apprend l'art de rationaliser son administration, son armée ; c'est d'eux qu'il reçoit l'idée d'un Etat-nation unitaire, une "grande nation" arabe : Tocqueville compare l'effort d'unification des tribus arabes par Abd El Kader à la stratégie des rois de France abolissant la féodalité et égalisant les Français³⁸. Mais cette nation arabe ne peut se constituer que dans la guerre contre un ennemi commun et par l'exaltation du particularisme religieux et culturel. Comme Mahomet, Abd El Kader a saisi les moyens de l'unité arabe dans l'hostilité à l'Occident :

La seule idée commune qui puisse servir de lien entre toutes les tribus qui nous entourent, c'est la religion ; le seul sentiment commun sur lequel on puisse s'appuyer pour les soumettre au même joug, est la haine envers l'étranger et l'infidèle qui est venu envahir leur pays³⁹ ;

Tocqueville saisit ici le double caractère des nationalismes modernes : modernes et même démocratiques en tant qu'ils se constituent autour de la figure de l'Etat-nation, ils sont en même temps traditionnels ; produits de la révolution démocratique et du bouleversement des structures sociales anciennes qu'elle opère, ils jouent des sentiments de rancœur en glorifiant la nation sous sa forme particulariste : "Abd El Kader, tout en nous empruntant quelques-unes de nos idées et

plusieurs de nos usages, s'offre à ses compatriotes comme le représentant et le restaurateur de leurs anciennes mœurs et de leur antique gloire⁷⁴⁰. Il adopte avec ostentation la vie nomade ; il exalte l'Islam. Et ce avec d'autant plus de profit que l'Islam a pour caractéristique de confondre les pouvoirs séculiers et les pouvoirs religieux et donc d'aider puissamment à l'émergence de nationalismes, que Tocqueville juge indissolublement rétrogrades, anti-occidentaux et despotiques. Tocqueville avait cru pouvoir choisir à la fois l'Empire et la liberté, et même il avait cru devoir protéger la liberté par l'Empire ; la dérive impérialiste à laquelle il n'échappe pas, mais dont il a le mérite de percevoir le danger, manifeste l'ambiguïté de sa quête de la grandeur.

Concluons. L'effort de Tocqueville vise à restaurer une symbolique de la grandeur nationale que tout dans les démocraties modernes semble condamner : la similitude croissante des hommes, l'hédonisme des mœurs, le développement du commerce qui ignore les frontières. Le discours sur le bien-être ne suffit pas à produire du lien social, tant il est vrai que l'affaiblissement de l'image de la nation conduit à dévaluer l'activité politique et le souci de l'intérêt public. Pour la société de marché, Tocqueville a le mépris de qui possède le double héritage de l'histoire héroïque de la France monarchique et révolutionnaire, qui met le bien public au-dessus de l'intérêt privé, et la Nation au dessus du confort.

Ce faisant, il se heurte au problème qui reste aujourd'hui le nôtre : comment défendre les ambitions collectives de la nation sans nier l'universalité des droits ? La solution qu'il propose consiste à précipiter l'universel dans le particulier en élevant l'idée nationale à la dignité d'un moteur de la civilisation. La réponse ainsi élaborée n'est pas séparable de l'expérience historique particulière de Tocqueville. En privilégiant l'Amérique et la France, Tocqueville a choisi deux nations qui se prétendent exceptionnelles — comme toutes les nations — mais dont l'originalité est de se croire

exceptionnelles par ce qui les rend exemplaires pour toute l'humanité ; toutes deux se targuent de se fonder sur des valeurs universelles. Elles ont en commun de réclamer de leurs ressortissants une allégeance qui ne naît pas d'une origine commune mais de l'adhésion réfléchie à un pacte politique auquel tout homme peut s'associer. Avec cette différence que les Etats-Unis offrent l'expérience réussie d'un consensus national fondé sur la promesse mutuelle, tandis qu'au long du XIXe siècle, la France se déchire en deux "nations" idéologiquement rivales : celle des partisans de l'ancien régime et celle des héritiers de la Révolution.

Cette conception de la nation comme association politique, ou plébiscite quotidien, écarte Tocqueville de toute sympathie pour les revendications nationalistes fondées sur le particularisme culturel qu'il soit linguistique ou religieux. Il ne voit là que "poésie politique" au mieux, fanatisme rétrograde au pis. Le malheur est que ces particularismes naissent du mouvement même de la démocratie ; il sont l'envers de l'universalisme démocratique proclamé par la France ou l'Amérique. Les insurrections de 1848 sont l'écho lointain de la Révolution française ; le nationalisme musulman d'Abd El Kader se constitue par réaction aux valeurs occidentales du colonisateur, dont il s'imprègne pourtant. D'où l'embarras théorique de Tocqueville, d'où son recours à des stratégies politiques d'évitement. A l'égard de l'Europe des nationalités, il s'en tient à une politique de *statu quo* entre les puissances et de secours humanitaire aux nationalistes pourchassés (Kossuth notamment, qu'il sauve). En Algérie, renonçant à l'assimilation⁴¹, il se résigne tristement à la tactique du pompier qui tente d'étouffer l'incendie du fanatisme : il cherche à maintenir au pouvoir les notables traditionnels pour barrer la route aux chefs de secte révolutionnaires⁴², il espère un rapprochement des peuples par les vertus du doux commerce⁴³. Ainsi l'aspiration de Tocqueville à la grandeur nationale, ses pulsions impérialistes, et son refus du principe des nationalités ne peuvent être ramenés à l'aveuglement d'un démocrate inconséquent. L'embarras de Tocqueville manifeste la difficulté

qui est encore la nôtre à séparer la grandeur de l'idée de nation des errements nationalistes et à conjuguer l'idéal républicain sur le mode de l'universalisme démocratique.

Françoise Mélonio

1. Tous ces textes sont parus dans les *Œuvres Complètes* publiées par les éditions Gallimard depuis 1951 (désignées ici par le sigle *O.C.*), tome III, 1, 1962.

2. Voir sa *Correspondance étrangère O.C.* t.VII

3. Voir par exemple E. Quinet. *La Croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole contre la République romaine, 1849. G. Mazzini, Ai Signori Tocqueville e Lord Minto, représentant la France et l'Angleterre à la conférence sur les affaires d'Italie. Scritti editi e inediti*, 1923, vol 38, pp. 301-307.

4. Lettre s.d. de Maxime d'Azeglio publiée par N. Bianchi, *Lettere inedite di M. d'Azeglio al marchese E d'Azeglio*, Torino, 1883-1884. pp. 24-25.

5. L'expression est de Nesselrode.

6. Tzetan Todorov, *Alexis de Tocqueville, de la colonie en Algérie*, Bruxelles, Complexe, 1988.

7. Voir les excellentes synthèses de Stéphane Dion, "La pensée de Tocqueville. L'épreuve du Canada français", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41 (4) 1988 pp. 537-552 ; "Tocqueville, le Canada français et la question nationale", *Revue française de science politique*, vol. 40, n° 4, août 1990, pp. 501-520 ; "Durham et Tocqueville sur la colonisation libérale", *Revue d'études canadiennes*, vol 25, n° 1, printemps 1990, pp. 60-78.

8. Partie I, chapitre 2. Tocqueville avait jugé central ce chapitre "sur le point de départ" au point de le donner en bonnes feuilles à la *Revue des deux Mondes* et de le lire à l'académie des sciences morales et politiques.

9. *Démocratie en Amérique* (désignée ci-après par *DA* I et II pour premier volume et second volume), 2e partie, chap. 9, p. 300.

NATION ET DEMOCRATIE CHEZ TOCQUEVILLE

10. *DA I*, partie 1, chap 2, p. 27.
11. On notera que Tocqueville emploie indifféremment les termes “les nations” et “les peuples”, voir *DA I*, p. 26 et 346.
12. *Ancien Régime (AR)*, p. 249
13. Lettre du 7/12/1853 à Circourt, *O.C.* t. XVIII, p. 120.
14. Article sur le droit romain, 14 août 1841, *Mélanges, O.C.* t. XVI, p. 173.
15. *DA II*, partie 1, chap. 17, pp. 79-80.
16. *DA II*, partie 3, chap. 25, p. 288.
17. Inédit ; manuscrit de l'*Ancien Régime*. L'idée était ancienne chez Tocqueville. Dès 1839, à l'époque où il rédigeait *La Démocratie*, il avait voulu effectuer en Allemagne et dans l'Autriche-Hongrie le voyage qu'il ne fera qu'en 1854 pour y chercher la ressemblance avec la France d'avec la Révolution. Voir lettre de Thun 8/11/1839 (*O.C.* t. VII p. 264) exprimant “l'espoir que vous serez en état d'entreprendre le voyage que vous vous êtes proposé. Quant aux questions que vous avez eu la bonté de m'adresser à ce sujet, je suis parfaitement de l'avis que vous trouverez surtout chez nous en Autriche ce que vous cherchez. Je crois que la ressemblance entre l'état des choses dans lequel nous vivons et celui qui a existé en France avant la Révolution est aussi grande qu'elle peut l'être dans des pays et des siècles différents”.
18. Lettre inédite à Chabrol du 10 juin 1831. Bibliothèque Beinecke.
19. Voir “caractère national des Américains”, cahier alphabétique A. *O.C.*, t. V, 1, pp. 208-210 : “l'inquiétude du caractère me paraît être un des traits distinctifs de ce peuple-ci. L'Américain est dévoré du désir de faire fortune, c'est l'unique passion de sa vie, il n'a point de souvenir qui l'attache à un lieu plutôt qu'à un autre, point de coutumes invétérées, nul esprit de routine”.
20. *O.C.* III, 1, texte de 1837 p. 148.
21. *AR II*, pp. 346-347.
22. *DA I*, partie 1, chap. 5, p 67.
23. *L'Abeille et l'architecte*, Flammarion, 1978, p. 343.
24. *DA I*, partie 2, chap. 6, p. 246.
25. Voir notamment Robert Bellah *et alii, Habits of the Heart. Individualism and Commitment in American Life*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1985.
26. *DA I*, partie 1, chap. 5, p. 95.

27. *DA I*, 2e partie, chap. 6, p. 246-247.
28. *DA I*, partie 1, chap. 5, p. 67.
29. *DA I*, partie 1, chap. 5, p. 95.
30. *DA II*, partie 3, chap. 18, p. 242.
31. *DA I*, partie 2, chap. 6, p. 247.
32. Article du 10/12/1844, *O.C.* II p. 586.
33. *DA II*, partie 3, chap. 22, p. 274.
34. *O.C.*, t. III, 2 ; discours du 30/11/1840.
35. Rapport sur l'Algérie, 1847. *O.C.*, t. III, 1, p 329.
36. Voir *O.C.*, t. II, p. 255-265.
37. Lettre à Reeve 30/1/58. *O.C.*, t. VI, p. 254.
38. *O.C.*, t. III, 1, p. 223, travail sur l'Algérie, octobre 1841.
39. Travail sur l'Algérie, p. 219.
40. *Id.* p. 229.
41. "L'idée de posséder l'Afrique, de maintenir l'Afrique à l'aide et avec l'appui de la population indigène, cette idée, qui est le rêve de cœurs nobles et généreux, est une chimère, quant à présent du moins". Intervention à la chambre de 1846. *O.C.*, t. III, 1, p. 293.
42. "Il serait aussi dangereux qu'inutile de vouloir suggérer nos mœurs, nos idées, nos usages. Ce n'est pas dans la voie de notre civilisation européenne qu'il faut, quant à présent les pousser, mais dans le sens de celle qui leur est propre." Rapport sur l'Algérie *O.C.* III, 1, p. 326.
43. "Il serait peu sage de croire que nous parviendrons à nous lier aux indigènes par la communauté des idées et des usages, mais nous pouvons espérer le faire par la communauté des intérêts." *Id.* p. 329.

PHILOSOPHES ET INTELLECTUELS DANS LA SOCIÉTÉ D'ANCIEN RÉGIME

Il ne s'agit pas de souligner ici, une fois encore, l'importance de *l'Ancien Régime et la Révolution* pour une compréhension nouvelle des origines de la Révolution française. Je voudrais seulement rappeler un point essentiel dans la démarche de Tocqueville : la substitution, par lui opérée, de la notion de continuité à celle de rupture. Elle remet en question l'historiographie traditionnelle de la Révolution, qu'elle soit libérale ou réactionnaire. Pour la tradition, en effet, l'Ancien Régime serait gros de la Révolution, par ses excès et ses abus, qui auraient fait que la Constituante, la Législative et la Convention auraient pris des mesures politiques, sociales et culturelles totalement opposées à celles de la monarchie. A une telle vision de la Révolution comme rupture et réaction, Tocqueville n'a cessé d'opposer une interprétation de la Révolution comme continuité et approfondissement, et de rectifier, de fait, nombre d'affirmations sur le règne de Louis XVI, qui ne seraient, à bien y regarder, que des reconstructions largement hypothétiques à partir d'une interprétation non fondée du sens de la Révolution. La position d'Alexis de Tocqueville permet de mieux saisir la démarche traditionnelle mise en œuvre pour analyser le XVIII^e siècle : une

reconstruction *a posteriori*, à partir de la Révolution, qui constituerait le non-dit de l'écriture des origines de la Révolution française qui, elle, s'organiserait sur une vision cumulative du temps. Ainsi investie, cette dernière agirait, elle-même, comme cause.

Ceci posé, on peut s'interroger sur la réception de l'œuvre de Tocqueville et tout particulièrement de *l'Ancien Régime et la Révolution*, à qui on ne cesse de rendre hommage, sans tirer pour autant toutes les conséquences de la pertinence dont on crédite son analyse. Tocqueville donc dit vrai, mais on continue à exposer, comme s'il s'agissait d'un dogme, que la Révolution est une rupture radicale que l'Ancien Régime a préparée négativement. On se souviendra des réactions hostiles qu'a soulevées en son temps la thèse du dérapage révolutionnaire avancée par Denis Richet et François Furet et qui n'est, à certains égards, qu'une application décalée de l'interprétation historique de Tocqueville. Obligée d'accepter la pertinence des analyses de Tocqueville, l'historiographie — au sens le plus large, historiographie des institutions, des faits politiques, sociaux et culturels — fait comme si elle n'avait pas à en tenir compte et pouvait continuer à reconduire ses affirmations antérieures, aussi éloignées fussent-elles de *l'Ancien Régime et la Révolution*.

Ainsi pour moi, qui m'occupe de l'histoire des pratiques culturelles et de l'histoire des idées, comme on disait avec Gustave Lanson, sans prétendre au demeurant connaître jusque dans ses moindres titres la bibliographie tocquevillienne, je suis étonné que l'acceptation presque unanime par les dix-huitiémistes des thèses de Tocqueville sur la continuité de l'Ancien Régime à la Révolution n'ait pas entraîné, pour eux, une prise en charge de l'interprétation par Tocqueville des Lumières et plus largement du mouvement philosophique. Tocqueville ressemble, de fait, à ces idoles devant lesquelles on s'incline sans pour autant se soumettre à leurs commandements pour la conduite de sa vie quotidienne. Les vieilles habitudes ont la vie dure. On fait semblant de les condamner pour en adopter de nouvelles, mais ce n'est qu'une apparence. Tout nous pousse à croire — les rites de commé-

moration de 1989 nous y invitent très fortement — que la Révolution a été fondatrice d'institutions, de normes culturelles, de divisions administratives ; et quand bien même nous faisons semblant d'accepter que la Révolution est continuité, nous ne changeons en rien notre vision du XVIII^e siècle politique, social et culturel.

Pour mettre un point final à cette suite de remarques, je m'étonne enfin que la reconnaissance de la pertinence des analyses de Tocqueville n'ait pas entraîné une plus nette remise en cause des restes d'un marxisme même pas honteux, mais toujours aussi éloigné des faits, toujours aussi néo-positiviste qui, selon moi et quoi qu'on en ait, baignent encore très largement les études dix-huitiémistes. Je dois dire mon contentement à lire les pages que Roger Chartier a consacrées dans ses *Origines culturelles de la Révolution française, à l'Ancien Régime et la Révolution*, même si je n'en partage pas toutes les conclusions. Ce que je propose donc ici, c'est à partir des analyses de Tocqueville, un questionnement de ces objets si commodes pour notre recherche que sont les Lumières et leur rôle dans la venue de la Révolution.

Mon propos n'est évidemment pas de reprendre toutes les références de Tocqueville au mouvement philosophique, ni même de m'en tenir au célèbre chapitre I du livre III "Comment vers le milieu du XVIII^e siècle, les hommes de lettres devinrent les principaux hommes politiques du pays". Je choisirai quelques affirmations de Tocqueville pour tenter de montrer à quelle remise en cause de ses acquis et de ses perspectives, *l'Ancien Régime*, si l'on en accepte l'hypothèse générale oblige la recherche dix-huitiémiste.

D'entrée il faut rappeler qu'il est un point sur lequel Tocqueville conforte l'histoire des idées, que Foucault, en son temps, avait mise à mal. Les idées pour Tocqueville participent au mouvement historique, même si elles ne sont que des causes secondaires, à bien le lire, œuvrant à court terme, liées à d'autres séries causales plus générales, qui les expliquent, les confortent et les sous-tendent. Pour Tocqueville, la

Révolution n'est pas compréhensible pour qui ne tiendrait pas compte de la Philosophie des Lumières. En cela Tocqueville appartient à son temps qui, à l'exemple de La Harpe, met l'accent sur les causes intellectuelles de la Révolution. Qu'on relise, pour s'en convaincre, Louis Blanc ou Hippolyte Taine. Mais deux précisions montrent vite l'originalité de Tocqueville. D'abord cette idée, avancée par lui, que le mouvement philosophique qui compte est extrêmement limité dans le temps: c'est seulement à partir de 1750 qu'il intervient comme moteur de la crise, producteur de modèles, et que les hommes de lettres deviennent "les principaux hommes politiques du pays". Rien à voir avec la thèse traditionnelle qu'illustre Louis Blanc, qui veut que la Révolution commence (en ce qui regarde ses origines) avec l'esprit d'examen de la Réforme, ou même avec Paul Hazard qui date la crise de la pensée européenne de la fin du XVII^e siècle. Tocqueville en insistant sur le midi du siècle nous oblige à poser en des termes neufs les générations philosophiques : à ne pas faire, par exemple, comme les révolutionnaires eux-mêmes, de Voltaire le paradigme des Lumières au service de la Révolution. Tocqueville montre bien l'archaïsme du Patriarche de Ferney dans l'Affaire des Parlements, son décalage par rapport à l'opinion militante. Il s'agira donc de comprendre ce qui modifie le discours philosophique au milieu du siècle et procéder à des coupures qui nous éloignent d'une vision monolithique des Lumières de Bayle à Condorcet, pour retrouver, au-delà du quantitatif une mutation qualitative qui tient autant à l'espace occupé par la philosophie et son public, qu'à ses seuls contenus. Autre nouveauté dans l'analyse de Tocqueville cette affirmation que la pensée des Lumières tient son efficacité — accueil par l'opinion, adhésion à ses thèses — de la démission politique généralisée des acteurs sociaux, signe de *l'individualisme collectif* régnant et de l'emprise administrative que met en place le centralisme monarchique. C'est dire qu'il n'y a pas entre l'histoire politique (chronologie événementielle) et les productions intellectuelles un simple rapport d'homologie ou une mise en parallèle qui donnerait l'illusion que l'une explique les autres, mais une relation

extrêmement subtile de compréhension. C'est par la coupure qui a été instaurée entre les pratiques de la société civile et politique — extension de l'administration centrale aux dépens des pouvoirs locaux et intermédiaires — et le monde des représentations et des privilèges qui demeure — on verra l'analyse de la noblesse qui bénéficie des privilèges mais renonce à son rôle politique — que peut s'expliquer la place prise par les littérateurs mués en hommes politiques. L'hypothèse de Tocqueville montre que dans le vide créé par la politique de la monarchie se constitue cette parole politique nouvelle et s'opère cette substitution des littérateurs aux acteurs naturels, défaillants ou évincés. C'est la nature même de l'évolution de la monarchie française — essentiellement son centralisme —, qui rend compte de la place occupée par la littérature politique des Lumières, et qui lui donne très largement son caractère propre. Elle rend compte aussi de ses contenus et de sa forme. Le modèle administratif centralisé, apparemment plus efficace que le maquis des coutumes et des habitudes locales, son illusion de rationalité conduisent la philosophie à définir son projet de “substituer des règles simples et élémentaires, puisées dans la raison et la loi naturelle, aux coutumes complexes et traditionnelles qui régissent la société du temps” (III, I, p. 1036). Les pratiques administratives de l'Ancien Régime expliquent aussi par cette même dépolitisation, cette limitation des responsabilités de la noblesse ancienne ou de la bourgeoisie plus récente, la réception favorable que connaîtront les écrits philosophiques qui ne sont, au fond, que des abstractions théoriques. Ainsi ce n'est pas un hasard si Tocqueville cite *Le Code de la nature* de Morelly, (III, 3, p. 1050) comme pour mieux souligner le succès de références à des constructions totalement imaginaires. Les Philosophes prônent l'égalité vers laquelle on tend dans la société civile par l'uniformisation des élites et des statuts. C'est là le discours le mieux adapté aux contradictions que vivent ces mêmes élites. L'expérience sociale absente des uns et des autres, écrivains et public, explique la production (origine et contenu tendant au radicalisme abstrait), mais aussi la réception enthousiaste sur le mode de la révélation, de la

philosophie politique des Lumières.

Ce que rappelle Tocqueville, c'est donc, me semble-t-il, une limitation chronologique qui, seule, permet de faire rentrer les Lumières dans les causes immédiates de la Révolution, conçue comme une conséquence directe de la politique de la monarchie. Il rappelle aussi qu'il n'y a de rôle politique laissé aux écrivains que lorsque l'espace de la pratique politique des élites se raréfie. La défaillance des acteurs sociaux, leur marginalisation par l'institution administrative créent la possibilité du discours politique littéraire. Il définit ainsi en termes totalement nouveaux ce qui unit les Philosophes et leur public et comment des habitudes sociales, des effets de mirage de la gestion du politique expliquent la production du discours politique et sa réception par l'opinion. Du coup s'analyse d'une façon nouvelle la spécificité littéraire du discours politique des Lumières : abstraction, logique argumentative, utilisation propre de la langue. Il y a là une perspective novatrice pour rendre compte des échanges et des contaminations entre l'administration monarchique, les Lumières et l'opinion.

Mais il existe une autre invitation de Tocqueville aux études dix-huitiémistes. Il les incite à un double dépassement des apparences du discours philosophique. En les conviant d'abord à ne pas en rester à sa dimension irrégulière, qu'il convient de comprendre en termes politiques (III, 2, "Comment l'irrégulier avait pu devenir une passion générale dominante"). C'est l'égalité qui est réellement en jeu dans le combat contre l'Eglise, égalité à laquelle sa structure et ses dogmes s'opposent. A en croire Tocqueville, le refus de la raison comme facteur explicatif généralisable auquel il conviendrait de réduire la croyance religieuse, relève d'une illusion d'optique des Lumières elles-mêmes. La censure étant plus religieuse que civile, les Philosophes se sont trompés de cible, et ils ont confondu faussement l'Eglise avec l'institution politique qu'ils combattaient. Par ailleurs, l'apparente diversité des systèmes que présente le siècle ne doit pas tromper : ils ne sont qu'une enveloppe sous laquelle les mêmes principes sont à l'œuvre : en tous lieux, on croit à la simplicité et considère

l'uniformité comme un progrès et une proximité plus grande de la nature. Tocqueville rappelle donc qu'il faut aller à l'essentiel, ne pas se laisser prendre aux différences superficielles pour tenter de saisir, plus en profondeur, accords et échos unificateurs. Troisième et dernier rappel de Tocqueville : la politique imaginaire des Philosophes, si elle semble s'opposer à l'institution en place, lui emprunte en réalité un élément fondamental : le recours à l'État pour transformer ou réformer. L'analyse que propose Tocqueville de la Physiocratie ou de l'utopie réglementaire d'un Morelly est à cet égard exemplaire.

Ils (les Philosophes) ne comptent pas seulement, note-t-il, sur l'administration royale pour réformer la société de leur temps; ils lui empruntent, en partie, l'idée d'un gouvernement futur qu'ils veulent fonder. C'est en regardant l'un qu'ils se font une image de l'autre (III, 3, p. 1049).

La dénonciation ironique par Tocqueville du mythe chinois mérite qu'on s'y arrête, car il incarne bien ce despotisme démocratique qui est l'essentiel de la politique des Lumières : la passion du centralisme, de l'État, de la réglementation, de l'administration omniprésente ne sont pas ici signalées comme des déviations ou des erreurs mais comme autant de conséquences nécessaires. La croyance des Philosophes à la réforme par le simple énoncé réglementaire, dont l'abbé Baudeau dans les *Ephémérides du citoyen*, que cite Tocqueville, s'était fait l'apologiste, pose que l'État peut faire des hommes ce qu'il veut, et il rejoint par là une des postulations essentielles du despotisme. Ainsi les Philosophes ne pouvaient échapper paradoxalement à cette institution qu'apparemment ils combattaient pour la détruire. Ils ne pouvaient en penser la transformation qu'à travers le modèle qui la fondait, et qu'elle était, depuis Louis XIV en train d'imposer à la société française. Mouvement que Tocqueville a appelé "le crime de la monarchie". Ce qu'il convient donc de retenir, c'est le rapport subtil, de fascination inconsciente, des Philosophes à l'État monarchique. Pensons, dans cette

optique, à l'appui sans nuances qu'ils apportèrent au despotisme éclairé.

On pourrait poursuivre longtemps encore une telle analyse, qui montrerait ce que les études dix-huitiémistes doivent emprunter à Tocqueville pour mettre en perspective les Lumières, l'Ancien Régime et la Révolution. Grâce à ses analyses on pourrait montrer, par exemple, que Tocqueville a compris le premier la mutation radicale que connaît la littérature au XVIII^e siècle : le mépris de l'argent, l'origine plébéienne qui écartent des affaires poussent une génération vers l'étude des Lettres, "dernier asile", et la gloire littéraire, seule gloire moralement acceptable et démocratiquement accessible. Il a compris aussi comment la République des Lettres, le monde académique offraient le modèle illusoire d'une société égalitaire, sorte de "démocratie" restreinte, tout aussi imaginaire que réelle, oasis où régnaient les écrivains encore plus amers dans leurs rapport à la société civile et politique.

Je voudrais, toute modestie gardée, comme Tocqueville lui-même, montrer au-delà des études dix-huitiémistes, ce que l'analyse des Philosophes proposée par *l'Ancien Régime et la Révolution*, peut nous apprendre sur les intellectuels de notre temps et leur allégeance à des idéologies totalitaires. Car Tocqueville montrant, dans le cadre de la monarchie de la fin du XVIII^e siècle, le rapport pathologique qu'entretiennent les intellectuels avec l'Etat, rend sensible comment leur pari sur le bonheur social à venir les conduit à attribuer à ce seul Etat, négateur des différences, un rôle primordial. Il ne s'agit pas de reprendre, en ce lieu, le procès trop longtemps et trop mal mené des intellectuels, et dont nous savons qu'il est bien souvent accompagné d'un bruit de bottes et de portes verrouillées, mais de chercher à comprendre l'erreur magistrale et tragique des intellectuels staliniens ou fascistes, sans oublier aucune de leur variante (castriste, albanaise, maoïste...) à la lumière de ce qui a été leur référence déclarée et leur modèle. Que Tocqueville nous aide donc à modifier la nature politique et légitimatrice de notre rapport au XVIII^e siècle. N'y cherchons plus comme Sartre une archéologie de l'engagement

dans les affaires du monde, une exaltation d'un ralliement à une histoire à venir, mais les raisons d'une défiance, d'une prudence et d'une modestie.¹

Jean Marie Goulemot
Université de Tours.

1. Toute nos références renvoient à Alexis Tocqueville, *Œuvres*, Robert Laffont, coll. Bouquins, édition établie par Jean-Claude Lamberti et Françoise Mélonio, Paris, 1986.



Caricature de 1849. Tocqueville à gauche, ministre des Affaires étrangères, et Lanjuinais, ministre du Commerce.
Avec la gracieuse permission du comte et de la comtesse d'Hérouville.

JEAN MARIE GOULEMOT



Jean-Baptiste Greuze.
Etude pour *La Malédiction paternelle*.
(Huile sur papier et encre brune).

CHARLES DE REMUSAT, LECTEUR DE TOCQUEVILLE

Les comparaisons d'Alexis de Tocqueville avec ses contemporains ne manquent pas, ni à droite (Guizot, Renan), ni à gauche (Marx)¹. Quoique Rémusat soit nettement moins connu, une comparaison entre Tocqueville et lui pourrait être fructueuse, car Rémusat semble assez près de Tocqueville sur le plan personnel, social, politique et intellectuel. Tocqueville lui-même se rend compte de ce voisinage d'esprit et peu de temps après la parution de *l'Ancien Régime et la Révolution*, il lui écrira :

Je vous ai avoué, je crois, un jour, que vous étiez l'homme du monde qui m'avez fait le plus de peur et avez le plus précipité mon travail. Je pressentais que vous marchiez sur la même route, et je voyais que vous jetiez chaque fois dans la circulation les idées mêmes sur lesquelles je voulais établir mon oeuvre².

Quant à Rémusat, on verra qu'il accepte sans réserve, la théorie tocquevillienne sur l'Ancien Régime³, et que Tocqueville excite son admiration en tant qu'homme politique.

Charles de Rémusat est né en 1797 ; il a donc huit ans de plus que Tocqueville. Tout jeune il appartient au groupe doctrinaire et il aura une carrière de journaliste sous la Restauration, du côté libéral et constitutionnel. Les différences entre les deux hommes seront des plus visibles sous la

Monarchie de Juillet. Rémusat accueille l'avènement de ce régime avec joie, et il sera député à partir d'octobre 1830 jusqu'en 1848. Par ailleurs, il appuie la politique de "résistance" du parti de l'ordre pendant la première décennie du régime ; il écrit les discours-clefs de Casimir Périer, lors de son ministère du 13 mars 1831⁴. Dès la Restauration, Rémusat sera l'allié politique de Guizot, jusqu'en 1840, ensuite celui de Thiers au centre gauche, et l'on sait que Tocqueville n'apprécie pas ces chefs politiques, ni l'un ni l'autre. Il est à noter que lorsque Tocqueville est élu député de Valognes en 1839, il ne suivra ni Guizot, ni Thiers, mais qu'il prendra une position indépendante, dans un petit groupe lié théoriquement à la gauche dynastique d'Odilon Barrot. Tocqueville et Rémusat seront tous les deux élus représentants aux deux assemblées de la Seconde République et, tandis que Tocqueville devient ministre des Affaires étrangères, de juin à octobre 1849, dans le second cabinet Barrot (Louis-Napoléon Bonaparte étant président de la République), Rémusat, lui, refuse toute offre soit politique, soit diplomatique. Lors du coup d'Etat, tous deux se retirent dans la vie privée — une vie d'étude et de réflexion. Tocqueville n'en sortira pas, car il mourra en 1859, mais Rémusat verra l'Empire libéral, la guerre, la chute de l'Empire et l'avènement de la III^e République dans des circonstances très peu favorables (la guerre et la Commune). Il participera aux négociations entre la France et la Prusse en tant que ministre des Affaires étrangères, de 1871 à 1873, nommé par Thiers, alors Président de la République. Sans aucun doute, Rémusat, comme tout homme politique ayant vécu cette période, sera marqué par la Commune de Paris — un fait sur lequel on reviendra plus tard.

Quelles sont les convergences que l'on peut établir entre Tocqueville et Rémusat ?

Tout d'abord, il y a une convergence de situation. Tocqueville et Rémusat sont des intellectuels, qui trouvent un succès considérable dans le domaine littéraire, et un échec relatif dans le monde politique, malgré une ambition très réelle. Ils exerceront brièvement des fonctions ministérielles mais ils resteront plutôt au second rang. En même temps, il y a une

différence très marquée, moins sur l'objet de leurs travaux que dans la *nature* de leurs ouvrages. Lorsqu'il s'occupe surtout d'histoire ou de politique, on pourrait dire que c'est le journaliste qui domine chez Rémusat. Plusieurs de ses ouvrages paraissent d'abord sous forme d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, repris et commentés plus abondamment lorsqu'ils sont édités en recueil, pour en faire un ouvrage cohérent. Tocqueville, lui, n'a rien d'un journaliste. Ses écrits sont le fruit d'études très poussées, et il ne publie rien sans l'avoir profondément médité et sans avoir terminé toutes les recherches qui en forment les sources et la preuve.

Une parenté, relevée par Tocqueville lui-même, est celle de *classe*, d'appartenance sociale. Tocqueville et Rémusat sont tous les deux de famille noble, quoique la noblesse de Rémusat soit sans aucun doute d'origine beaucoup plus récente que celle de Tocqueville. L'on sait toutefois l'importance pour Tocqueville des rapports qui, à son avis, s'établissent si facilement entre les membres de cette classe, même s'ils ne partagent pas les mêmes opinions politiques⁵. Après des débuts assez difficiles, les deux hommes deviennent, selon Rémusat, "intimement liés". Tocqueville dira de lui, "ce que j'aime en vous, c'est que dans la politique vous êtes resté *gentleman*"⁶. Par ailleurs, il faut souligner le désir qu'a Tocqueville de voir Rémusat devenir ministre avec lui en 1849, car "il était tout à la fois ami de M. Thiers et galant homme, chose assez rare"⁷.

On arrive maintenant au domaine moral de la politique, la nécessité ressentie par Tocqueville et par Rémusat de consentir à une certaine logique d'action tout en gardant une intégrité ou une indépendance personnelle. Chez Tocqueville, le dédain tout aristocratique pour la politique politicienne, l'intrigue et la corruption, est très visible. Il protégera farouchement son indépendance politique, soit à l'égard du roi Louis-Philippe, soit à l'égard du gouvernement très, voire trop bien disposé de Molé, qui aurait voulu soutenir Tocqueville en 1837 lorsque celui-ci se présente aux élections. La position de Tocqueville est très claire : "je veux y arriver avec la position que j'y veux tenir, et cette position est indépendante..."⁸. Cette attitude

provoquera un échange de lettres assez vif avec Molé, qui est très loin des scrupules de Tocqueville à cet égard.

La préoccupation de Rémusat, parallèle à celle de Tocqueville, semble pourtant relever plutôt du domaine de la philosophie ou de la morale personnelle : comment combler l'abîme qui existe entre la théorie et la pratique ? Dans ses *Mémoires*, Rémusat raconte que, vers l'âge de 19 ans, après avoir longuement réfléchi, il se croit un libéral et accepte le principe de l'égalité, ainsi qu'il est défini par la Révolution française. Il est frappé par le fait que ce même principe est constamment violé dans la pratique, et il veut éviter ce travers :

Je résolu (...) de résister à ces sentiments d'inégalité inspirés non par un vain titre, mais par le rang social. Je m'engageai à me défendre de ces hauteurs, de ces dédains que les bourgeois même témoignent souvent aux classes inférieures. Je m'appliquai à extirper de mon âme jusqu'à la racine de ces travers ... Je ne connais peut-être personne qui soit plus complètement exempt que moi de tout sentiment aristocratique⁹.

Peut-être cet examen personnel ne va-t-il pas très loin, car il s'agit d'une égalité civile, sociale, si l'on veut, mais nullement économique ni politique. Néanmoins, quelque peu fructueuse que cette démarche puisse paraître vers la fin du XXe siècle, elle témoigne d'une intégrité hors du commun et d'une attitude qui au XIXe ne manque pas d'originalité.

Mais dans ce monde politique le libéralisme des deux hommes a, de toute évidence, des racines différentes. Tocqueville ressent, bien malgré lui, un attachement affectif pour la branche aînée des Bourbons et pour la Restauration. Rémusat pour sa part accepte la Restauration assez froidement et s'oppose, en tant que rédacteur du *Globe*, à la politique réactionnaire poursuivie par le roi Charles X en 1829 et 1830. La Monarchie de Juillet est sans aucun doute le régime préféré de Rémusat quoiqu'il nie toute attache dynastique ou affective envers la maison d'Orléans. Tocqueville accepte le régime de Juillet, mais il n'en sera jamais un partisan chaleureux. Au contraire il commente les mœurs politiques de la monarchie d'une manière extrêmement sévère. Considérons par exemple,

quelques phrases de sa critique cinglante de la classe moyenne pendant la Monarchie de Juillet :

La classe moyenne, qu'il faut appeler la classe gouvernementale, s'étant cantonnée dans son pouvoir et, bientôt après, dans son égoïsme, prit un air d'industrie privée, chacun de ses membres ne songeant guère aux affaires publiques que pour les faire tourner au profit de ses affaires privées, et oubliant aisément dans son petit bien-être les gens du peuple.

(...) Le gouvernement d'alors avait pris, sur la fin, les allures d'une compagnie industrielle, où toutes les opérations se font en vue du bénéfice que les sociétaires en peuvent retirer¹⁰.

On pourrait croire que ces opinions semblent bien celles d'un homme profondément opposé au régime. Mais si l'on se réfère à son discours du 2 juillet 1839, cité par Rémusat lui-même, et à la réaction de ce dernier, les vues de Tocqueville prendront une couleur tout à fait différente :

Je veux que cette monarchie subsiste, mais je suis convaincu qu'elle ne subsistera pas longtemps si on laisse s'enraciner dans l'esprit de la France cette pensée que nous — cette nation autrefois si forte, si grande, qui a fait de si grandes choses, qui s'est mêlée de toutes choses dans le monde — ne se mêle plus de rien (...). Si cette croyance s'enracinait dans le cœur de cette nation fière et excitable, je dis que cette croyance serait plus fatale pour vous que la perte de vingt batailles, et que nécessairement, tôt ou tard, elle ensevelirait sous les ruines de l'honneur national la monarchie elle-même.

Rémusat continue :

Je cite ces paroles d'abord parce que Tocqueville était un des grands esprits de notre temps, et puis parce que son origine, ses études, son tour d'esprit le portaient à envisager dans la politique plutôt le côté constitutionnel que le côté patriotique, et qu'étranger aux passions du drapeau tricolore, froid pour l'honneur de la Révolution (de 1830) et de la monarchie auxquelles ne l'attachait aucun lien personnel, son opinion prend en de telles questions une autorité particulière. Or, il faut savoir que cette opinion était la nôtre à tous, et certes il ne s'est rien passé depuis qui m'en ait fait revenir¹¹.

On voit là que Tocqueville considère que la grandeur est essentielle pour la France et le sentiment d'abaissement représente pour elle un danger très réel. Cette pensée fondamentale sous-tend ses vues sur la politique intérieure et la politique extérieure. Rémusat accepte pleinement l'opinion de Tocqueville (d'ailleurs il est ministre de l'Intérieur dans le second cabinet Thiers où la question d'Égypte posera très clairement à la classe politique française la question de la paix ou de la guerre). Dès qu'il s'agit de la grandeur d'une politique intérieure française, on verra que la question d'intégrité politique y joue un rôle crucial, et que les vues de Rémusat sont très proches de celles de Tocqueville. Voici ce que dit Rémusat sur les députés qui, mus par un intérêt privé, acceptent des fonctions publiques, quoique non politiques :

Cet intérêt n'a rien de blâmable. C'est un sentiment légitime, irréprochable, que celui qui les porterait, dans l'intérêt de leur famille, à rechercher, à accepter des fonctions publiques qui ne leur sont nullement interdites par le défaut de capacité ou d'intégrité. Il n'y a rien de mal à ambitionner un emploi honorable qu'on se croit capable de remplir, mais je dis que lorsqu'un député désire ou accepte des fonctions publiques étrangères à la politique, quelque légitime que soient les motifs qui le décident, il fait une action qui prête à soupçon d'avoir écouté plutôt la voix de l'intérêt privé que celle de l'intérêt public (...). C'est là peut-être, le plus grand abus dont nous ayons été témoins : des nominations qui en elles-mêmes n'ont rien de blâmable, jettent une mauvaise couleur sur cette assemblée¹².

Les termes utilisés par Rémusat sont plus modérés, mais le message est identique à celui de Tocqueville, que pour avoir un bon gouvernement, il faudrait une pratique honnête des institutions, y compris du mécanisme parlementaire et des élections, et que si on n'y arrive point, l'intérêt personnel amènera avec lui une corruption de la classe politique¹³.

Rémusat appartient pendant assez longtemps au groupe des "doctrinaires". Le terme convient assez peu à ce groupe dont la mission est de "travailler à réconcilier la vieille monarchie et la France nouvelle"¹⁴. Pour les doctrinaires, il ne

s'agit pas là d'une prise de position purement historique et théorique, mais politique et pratique en même temps. Les doctrinaires regardent la monarchie constitutionnelle comme le but concret et politique de ce compromis historique entre l'Ancien Régime et la Révolution. Dans ce compromis, il y a deux éléments qui n'auront pas toujours un poids égal, ce qui explique la conduite politique des doctrinaires. Ceux-ci auront une tendance à appuyer l'élément le plus faible, afin de maintenir l'équilibre nécessaire. Ces deux éléments forment une dialectique dont les noms peuvent varier — l'Ancien Régime et la Révolution, la monarchie et la démocratie, ou même dans la politique quotidienne, l'ordre et la liberté, et c'est sous cette dernière forme que les changements de politique chez Rémusat pendant la Monarchie de Juillet devraient être envisagés. Pour Rémusat, comme pour les autres doctrinaires, la Monarchie de Juillet est la fin inévitable et heureuse de la Révolution française, mais la politique quotidienne ne reste pas forcément la même pour autant. Si la liberté est menacée, le doctrinaire l'appuiera ; si l'ordre souffre de la même façon, il sera appuyé de même par le doctrinaire. Il s'agit donc pour les doctrinaires d'une idéologie de bascule, afin de maintenir l'équilibre du compromis historique et politique.

Rémusat partage pleinement cette attitude. Au début de la Monarchie de Juillet, il appuie la politique de résistance, autrement dit de l'ordre, car l'ordre n'est maintenu qu'avec difficulté. Il admire et il soutient la politique de Casimir Périer, tout en admettant plus tard que le style de Périer aura besoin de changer avec de nouvelles circonstances, ce que Périer comprend lui-même :

La Chambre pouvait difficilement supporter la permanence de ce régime tendu et saccadé auquel la soumettait la manière dont Périer avait pris sa situation et conçu son pouvoir à l'origine. Il y avait abus de dramatique. On ne peut guère passer des années à sauver la patrie une fois par semaine. Quoique son tempérament ne se déplût pas dans ces émotions, il avait trop d'expérience (...) pour ne pas comprendre que la discussion plus calme des intérêts matériels et des améliorations positives

doit faire à la longue le fond de l'existence des Chambres. Il le comprenait peut-être mieux que quelques-uns de ses successeurs¹⁵.

Il ne s'agit pas là uniquement d'opinions exprimées longtemps après l'événement. A partir de ce moment là, Rémusat commence à avoir des doutes sur la nécessité de continuer la politique et la rhétorique de Périer¹⁶.

Etant donné l'attitude positive de Rémusat sur la nécessité d'adapter la politique aux circonstances nouvelles, il n'est pas étonnant de le voir changer d'alliance politique en 1840. C'est à ce moment que le groupe des doctrinaires se dissout. La plupart continuent à appuyer la politique de l'ordre avec Guizot. Quelques-uns cependant, dont Rémusat, passeront au centre gauche sous l'égide de Thiers. C'est évidemment à cause de ce changement d'alliance politique que Rémusat est censé avoir quitté le groupe doctrinaire¹⁷. Néanmoins, sous certain rapport, c'est Rémusat qui reste plutôt fidèle à l'attitude intellectuelle de bascule des doctrinaires, tandis que Guizot s'en éloigne. Pour Guizot, il sera impossible d'adopter une politique de réforme, et il maintiendra la résistance jusqu'à la fin de la Monarchie de Juillet, tandis que Rémusat commence à avoir des doutes à l'égard de cette politique conservatrice de Guizot avant la fin des années trente, et ne peut plus l'accepter pendant les années 1840.

On vient de voir à quel point l'histoire française est à même d'exercer une influence sur la mentalité doctrinaire. Dans un sens plus général, les hommes et les penseurs politiques français du XIXe siècle éprouvent le besoin de se situer idéologiquement par rapport à l'Ancien Régime et à la Révolution française.

Pour Rémusat l'Ancien Régime et la Révolution sont une préoccupation constante. Son premier article imprimé en 1818 rend compte de l'ouvrage posthume de Madame de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, 3 volumes, Paris, 1818. Rémusat réimprimera cet article en 1847, puis en 1859 dans son recueil *Passé et Présent*.

Pour ce qui est de l'Ancien Régime, Rémusat réduit tout à un seul défaut, l'écart qu'il y a entre la théorie et la pratique tant sur le plan gouvernemental que sur le plan individuel :

Le gouvernement de son côté s'obstinait à ne point prendre part au mouvement de l'esprit général. Il maintenait toutes ses habitudes, se dirigeait d'après ses anciens principes, et conservait les mêmes institutions, qui supposaient les mêmes croyances (...). De là une contradiction perpétuelle entre les lois et les opinions (...). On faisait des fautes sans entraînement, on remplissait les devoirs sans vertu¹⁸.

Le but de la Révolution elle-même est, selon Rémusat "d'obtenir un gouvernement rationnel (...) le gouvernement le mieux en harmonie avec la raison humaine, dans un pays et dans un temps donnés"¹⁹. Ce but n'exige pas nécessairement un changement de fond en comble, mais on peut se poser la question suivante : si un changement n'est pas radical, en quoi est-il révolutionnaire ? On arrive ici au cœur du problème : bien des années plus tard, en 1852, Rémusat définira ce qu'il appelle l'esprit révolutionnaire :

(...) ce n'est pas l'attachement d'un Hollandais à la révolution de 1579, d'un Anglais à la révolution de 1688, d'un Américain à la révolution de 1776, d'un Français à la révolution de 1789 ; c'est l'amour des révolutions sans terme²⁰.

On voit que Rémusat approuve des révolutions "non-révolutionnaires". Etant donné qu'il accepte la Révolution de 1789, il est évident que la Terreur ne peut guère être comprise dans cette approbation. Pour lui, "la Terreur fut très funeste à la révolution. Elle en arrêta la marche, elle la fit rétrograder ; il y a pourtant des gens qui croient qu'elle en était la suite nécessaire : idée fautive et dangereuse. C'est bien la Terreur au contraire qui fut un accident (...)"²¹.

L'opinion de Rémusat sur la Terreur s'oppose à celle de Tocqueville, qui la décrit ainsi :

Impossible ailleurs qu'en France avec les caractères qu'elle a eut chez nous. Produit de causes générales que des causes *locales* ont poussé

au-delà de toutes bornes. Née de nos moeurs, de notre caractère, de nos habitudes, de la centralisation, de la destruction subite de toute hiérarchie²².

Pour Tocqueville, la Révolution doit être envisagée *en entier*. Elle est pour le sociologue politique un phénomène à étudier, un lieu de recherches à partir desquelles il analyse la société française de son époque. Elle est aussi, comme pour Rémusat, un point de repère idéologique et politique. Pour Rémusat, la Révolution a une portée purement politique, car c'est dans la Révolution (ou plutôt dans sa conception de la révolution) qu'il puise ses opinions, ses valeurs et sa morale politique. En fait, Rémusat choisit la partie de la Révolution qu'il peut accepter politiquement. Il regrette la Terreur comme un accident monstrueux, mais un accident quand même. Ce choix lui permet de ne pas tenir compte de cette période de la Révolution dont les traits gênent tout libéral. Cela permet également ce que l'on pourrait appeler une sorte d'optimisme artificiel, et à son tour cet optimisme permettra aux partisans de la Monarchie de Juillet de regarder ce régime comme marquant la fin de la période révolutionnaire, et c'est également ce qui les pousse à restreindre la révolution de 1830, dans la mesure du possible, au domaine politique.

Toujours est-il que Rémusat lui-même, dans l'article élogieux qu'il consacre à l'*Ancien Régime*, met bien en relief le côté original de l'ouvrage de Tocqueville, les recherches sans parti pris qui ont été faites : "il ne s'est pas mis, comme tant de gens, à remplacer des illusions par des préjugés. S'étant préservé des unes, il n'a pas eu besoin des autres"²³.

Paradoxalement, tout en n'admettant pas la Terreur comme partie intégrante de la Révolution, Rémusat n'en subit pas moins l'effet, comme la plupart des hommes politiques de son époque. La timidité de la classe politique de 1814 à 1848 en matière électorale provient de l'expérience de la Terreur et des régimes napoléoniens. Le discours, la rhétorique employés alors ont une résonance populiste sinon démocratique qui est peu en harmonie avec la conduite politique. Benjamin Constant, le maître à penser de Rémusat²⁴, est un des premiers à constater que le despotisme d'un seul n'est pas plus dur que

le despotisme exercé au nom de tous par ceux qui prétendent imposer la liberté soi-disant “à l’ancienne”.

Mais ceux qui prétendent fonder la liberté par le despotisme, que peuvent-ils dire ? Aucun privilège ne pèsera sur les citoyens, mais tous les jours les hommes seront frappés sans être entendus ; la vertu sera la première ou la seule distinction, mais les plus persécuteurs et les plus violents se créeront un patriciat de tyrannie maintenu par la terreur ; les lois protégeront les propriétés, mais l’expropriation sera le partage des individus ou des classes soupçonnés ; le peuple élira ses magistrats, mais, s’il ne les élit dans le sens prescrit d’avance, ses choix seront déclarés nuls ; les opinions seront libres, mais toute opinion contraire, non seulement au système général, mais aux moindres mesures de circonstance, sera punie comme un attentat²⁵.

Pour la plupart des libéraux, donc, la démocratie peut être l’équivalent du despotisme, mais d’un despotisme rigoureux, voire même féroce, et c’est pour cette raison que le suffrage universel revêt à leurs yeux un aspect franchement cauchemardesque.

On voit donc ce que la Terreur a de gênant pour les hommes politiques tels que Rémusat qui insistent sur la bonté inhérente à la Révolution et qui par conséquent cherchent à fermer les yeux sur les éléments qui ne conviennent point à leur idée optimiste mais limitée de la Révolution. Dans *Politique libérale* où il réimprime son article sur *l’Ancien Régime*, il est clair que Rémusat accepte entièrement la découverte de Tocqueville, c’est-à-dire la continuité qui existe de l’Ancien régime à la Révolution, et plus loin encore :

Tout le monde sait qu’en reprenant avec toute la force d’un esprit original et pénétrant un sujet déjà tant étudié, M. de Tocqueville est parvenu à donner à la vérité une nouveauté plus saisissante, et à démontrer que les difficultés qu’éprouve la France à se constituer politiquement en vertu de sa révolution, ont leurs racines dans cette révolution même, et bien au-delà, jusque dans l’ancien régime qui l’avait précédée²⁶.

Si Rémusat accepte sans difficulté aucune cette continuité, il faudra se demander pourquoi. Au fond elle ne dérange

pas l'idée partielle et optimiste qu'il se fait de la Révolution.

Malgré ce que l'on vient de dire sur la timidité de la classe politique, le terme *démocratie* n'est pas étranger aux doctrinaires et il peut même amener des malentendus. Rémusat revendique pour les doctrinaires d'avoir les premiers abordé cette question : "Avant Tocqueville, avant personne, ils ont observé et défini avec hardiesse et vérité la démocratie moderne, et ce n'est qu'après 1830 qu'ils ont commencé d'avoir peur"²⁷. Au point de vue concret, on peut dire que la première partie de cette constatation est annulée par la seconde. Rémusat a beau dire ; c'est qu'en effet pour les doctrinaires, "démocratie" ne veut pas dire nécessairement une forme de gouvernement, mais plutôt un état de société, et on n'a qu'à lire l'introduction à la première partie de la *Démocratie en Amérique*, pour voir quelque chose d'analogue chez Tocqueville²⁸.

Chez les doctrinaires, cependant, la théorie et la pratique en cette matière se séparent, car les doctrinaires ne considèrent pas les droits politiques comme innés, mais acquis (d'où l'idée de la capacité politique). Toute la classe politique (y compris les doctrinaires) redoute l'avènement du suffrage universel, qu'elle accepte ou qu'elle combatte un élargissement du suffrage après la loi électorale de 1831 qui accorde le suffrage aux censitaires de 200 francs. Néanmoins, pendant sa jeunesse, Rémusat a eu le mérite d'envisager une manière progressive, évolutionniste, d'étendre le suffrage, tout en gardant l'idée de la capacité politique et électorale :

La société est perfectible comme l'individu, et elle a de plus que lui qu'elle est incessamment progressive, parce que sa condition n'est pas de périr ni de déchoir et qu'elle ne le fait que par accident. Il faut donc que sa loi se prête à ses progrès, et qu'elle ouvre un concours dont les membres soient limités quant à la qualité et non à la quantité ; de sorte que la civilisation progressive ouvre incessamment à un plus grand nombre d'individus la barrière de la loi. Et ainsi le point d'amélioration de la société serait celui où il y aurait plus de monde en dedans qu'en dehors de la barrière. Son terme idéal peut être celui où il n'y aurait personne en dehors²⁹.

Ceci nous amène au concept toquevillien de la démocratie. Celle-ci peut être libre, mais, étant donné l'égalité sociale, la centralisation, des individus faibles et isolés, en face d'un Etat tout puissant, une démocratie non-libre est beaucoup plus à craindre³⁰. Rémusat discute cette théorie d'une manière tout à fait tranquille, et il semble l'accepter³¹.

Mais *Politique libérale* paraît en 1860 et Rémusat, sur ses vieux jours, aura d'autres déboires à essayer. Comme tous ses collègues politiques, Rémusat subit le traumatisme de la Commune. Il s'agit bien d'un traumatisme car, après la Commune, il semble que pour la première fois, sa croyance en la liberté politique française est ébranlée :

J'ai peur d'être conduit à la solution du livre de Tocqueville, savoir que la Société moderne ne peut guère comporter que deux gouvernements : le césarisme et la République démocratique. La monarchie représentative admet trop de liberté, de légalité, d'équité, de tolérance, de modération, pour résister au flot de la démocratie ; et j'ajoute au dilemme de Tocqueville qu'il se peut que l'alternative se reproduise indéfiniment, et que le destin de la Société moderne fût une oscillation sans terme connu, entre l'absolutisme et la République... On voit que pour la première fois de ma vie, peut-être, ma confiance dans un gouvernement libre, bien constitué, et surtout bien conduit, est altérée. Je ne saurais cependant conseiller à mon pays, ni, si j'en étais le maître, lui donner autre chose : mais je ne le ferais plus avec une entière sécurité³².

La réaction de Rémusat aux problèmes posés par la Commune est très significative. Avant la Commune, il semble accepter les théories de Tocqueville sur les deux tendances de la démocratie sans difficulté. Après, il a peur d'être réduit à la solution de Tocqueville, face à la réalité politique française. Les accepter intellectuellement ne constitue pas un problème, mais il a fallu attendre la Commune de Paris pour déchirer le voile d'optimisme de Rémusat, pour qu'il soit forcé d'accepter une réalité pour lui désespérante. Ce que Tocqueville a pu comprendre d'après ses recherches, une expérience navrante l'enseigne à Rémusat douze ans plus tard.

Mais même après la Commune (et peut-être à cause de ce

soulèvement), Rémusat semble se préoccuper davantage du problème de désordre politique et social en France. Par conséquent son idée de la démocratie non-libre s'apparente plutôt à la vue traditionnellement libérale du despotisme qu'au concept toquevillien du despotisme moderne.

Il est inévitable que tous ceux qui s'occupent de la société politique n'aient pas la même originalité, et de toute façon, pas celle de Tocqueville. Le cas de Rémusat est révélateur, de façon négative, de cette originalité. On a vu que, pour ce qui est de la conduite, de la morale ou même de la délicatesse politiques, aussi bien que par leurs préoccupations, des liens, tant superficiels que profonds, existent entre les deux penseurs. Rémusat est peut-être timide en tant qu'homme politique, mais il l'est moins comme penseur. Sa mentalité de doctrinaire le rend bien disposé aux idées de réforme et de changement (à l'encontre de Guizot chez qui la carrière ministérielle renforce une mentalité d'assiégé). Néanmoins la pensée de Rémusat ne va pas aussi loin que celle de Tocqueville, à l'égard du concept de la démocratie. De même, ses vues sur la révolution sont beaucoup plus limitées. Il a une attitude pour ainsi dire mythologique à l'égard de la révolution. Elle est pour lui moins un sujet d'analyse, qu'un bien à défendre, et ce qui justifie sa prise de position politique, dans le domaine de la pensée aussi bien que dans le monde de l'action.

Ann P. KERR
Université de Reading

1. Voir à ce propos André Jardin et Françoise Mélonio, *Bibliographie sélective commentée*, VII B "Tocqueville et ses contemporains", dans Michel Hereth et Jutta Höffken (éds), *Alexis de Tocqueville - Zur Politik in der Demokratie*, Baden-Baden, 1981, pp. 166-169.

2. Tocqueville à Rémusat, le 22 juillet 1856, *Oeuvres et correspondance inédites d'Alexis de Tocqueville*, 2 vol., Paris 1861, t. II, p. 315. Peu de temps auparavant, Rémusat avait publié lui aussi un ouvrage intitulé *l'Angleterre au dix-huitième siècle*, 2 vol., Paris 1856. Il est assez piquant d'ailleurs de noter que les deux écrivains seront vivement critiqués dans la *Revue contemporaine* de décembre 1856, par le bonapartiste Forcade de la Roquette pour l'esprit de dénigrement à l'égard du gouvernement de Napoléon III qu'ils démontrent dans les ouvrages qu'ils viennent de publier. Voir à ce sujet, R. Herr, *Tocqueville and the Old Régime*, Princeton, 1962, pp. 114-118.
3. "Je n'aurais pas assez dit que je jugeais (...) l'ancien régime avec M.de Tocqueville". Rémusat, *Politique libérale*, Paris, 1860, p. IV.
4. Voir les discours de Périer des 18, 22 et 28 mars 1831, du 13 avril 1831, et le discours du Trône du 23 juillet 1831.
5. Par exemple, Falloux dans le second cabinet Barrot ; voir Tocqueville, *Souvenirs, Oeuvres Complètes*, t. XII, Paris, 1964, pp. 222-223.
6. Charles de Rémusat (éd. C. Puthas), *Mémoires de ma vie*, 5 vol., Paris , 1958-1967, t. IV, p. 45.
- 7 Tocqueville, *Souvenirs, O.C.* t. XII, p.204.
8. Tocqueville (G. de Beaumont éd.), *Œuvres et correspondances inédites*, 2 vol., Paris, 1861, t. II, pp. 74-75 (Tocqueville à Molé, le 12 septembre 1837).
9. Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 301.
10. *Souvenirs, O.C.* t. XII, p. 31.
11. Rémusat, *Mémoires*, t. IV, p. 449.
12. Rémusat, discours du 11 février 1842 à la Chambre des Députés, dans le *Moniteur*, 12 février 1842.
13. Rémusat prend ce problème très au sérieux. Il proposera en 1844, 1845 et 1847 un projet de loi ayant pour but d'étendre le champ des incompatibilités entre le rôle de député et celui de fonctionnaire salarié public. Cette mesure, qui ne sera pas adoptée, aurait empêché les députés de bénéficier indûment des postes administratifs dont le gouvernement pouvait disposer.
14. André Jardin, *Histoire du libéralisme politique*, Paris, 1985, p. 251.
15. Rémusat, *Mémoires de ma vie*, t. 2, p. 563.
- 16 Voir à cet égard sa circulaire *Aux Electeurs de Muret*, le 25

septembre 1836 : “je sais aussi que le temps a marché. En présence du calme rétabli, de la sécurité renaissante, il faut, non pas d’autres principes, mais une autre habileté qu’aux jours de guerre et d’alarme. Le moment est venu des progrès paisibles, des améliorations solides”. Archives départementales de la Haute-Garonne, 2M25, *Elections 1836-1839*. Ceci est remarquable, car d’habitude Rémusat se limite à des professions de foi des plus générales, au moment des élections.

17 Voir L. Diez del Corral, Tocqueville et la pensée politique des doctrinaires dans *Alexis de Tocqueville. Livre du Centenaire 1859-1959*, Paris, 1960, p. 61.

18 *Passé et Présent*, 2 vol., Paris, 1859, t. I, pp. 93-94.

19. *Ibid*, p. 96.

20. *L’Angleterre au XVIIIe siècle*, 2 vol., Paris, 1856, t. I, p. 5.

21. *Passé et Présent*, t. I, p. 100.

22. *L’Ancien Régime et la Révolution*, O.C., t. II, Paris, 1953, *Notes sur la Terreur* p. 226.

23. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1856, t. V, 1856, p. 653.

24. “Rien ne m’avait plus servi que les ouvrages de Benjamin Constant (...) rarement on trouvera plus d’idées saines, plus de raison ingénieuse, plus de cette justesse d’esprit qui recommande la modération et éclaire la pratique. J’appris de lui à réduire à leur juste valeur certaines abstractions métaphysiques qui sans être méprisables comme dogmes généraux de la politique, ne méritent pas la foi absolue et les sacrifices exagérés qu’ils ont obtenus, la souveraineté du peuple, les droits de l’homme, et j’appris à mettre la liberté effective au-dessus des formes particulières de gouvernement...” Rémusat, *Mémoires de ma vie*, t. I, p. 303.

25. Constant, *Oeuvres*, Paris, (Pléiade), 1957, *De l’Usurpation*, p. 1020.

26. *Politique libérale*, Paris, 1860, pp. 153-154.

27. Rémusat, *Mémoires de ma vie*, t. II, p. 61.

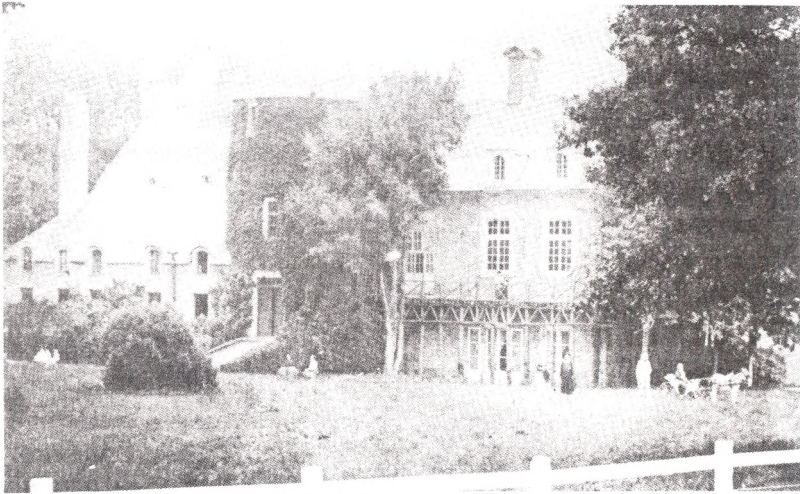
28. Voir *De la Démocratie en Amérique*, O.C., t. I, Paris, 1961, pp. 5-10.

29. Fonds Rémusat, *Archives Municipales de Toulouse*, Carton G, *Politique*, Charles de Rémusat, *Des Elections, Système Electoral*, manuscrit inédit, p. 56.

30. *De la Démocratie en Amérique*, O.C., t. II, Paris, 1961, 4e partie, chapitre 6, p. 324, “Despotisme à craindre”.

31. Voir *Politique libérale*, pp. 159-160. En disciple de Constant, Rémusat a dû connaître la description que donne celui-ci des conséquences funestes de la centralisation administrative : “L’attachement aux coutumes locales tient à tous les sentiments désintéressés, nobles et pieux. Quelle politique déplorable que celle qui en fait de la rébellion ! Qu’arrive-t-il ? Que dans tous les Etats où l’on détruit ainsi toute vie partielle, un petit Etat se forme au centre : dans la capitale s’agglomèrent tous les intérêts ; là vont s’agiter toutes les ambitions ; le reste est immobile. Les individus, perdus dans un isolement contre nature, étrangers au lieu de leur naissance, sans contact avec le passé, ne vivant que dans un présent rapide, et jetés comme des atomes sur une plaine immense et nivelée, se détachent d’une patrie qu’ils n’aperçoivent nulle part, et dont l’ensemble leur devient indifférent, parce que leur affection ne peut se reposer sur aucune de ses parties”. (Constant, *Oeuvres*, Paris (Pléiade), 1957, *De l’Esprit de Conquête*, pp. 983-984). Cette description n’est pas loin de l’idée que Tocqueville se fait lui-même sur la société de l’avenir.

32. *Mémoires de ma vie*, t. V, p. 350.



Le château de Tocqueville près de Valognes.
Avec la gracieuse permission du comte et de la comtesse d’Hérouville.

225H

G 838 FF

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

EN TOURAINE

PRÉPARATION DU LIVRE SUR L'ANCIEN RÉGIME

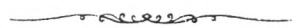
Juin 1853 - Avril 1854

NOTES ET SOUVENIRS INTIMES

PAR

CHARLES DE GRANDMAISON

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
ARCHIVISTE D'INDRE-ET-LOIRE



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1893

BIBLIOTHEQUE
DE TOURS
Entrée 12/7/1941
Achat de _____
Reliure _____
Coleur _____

LA MEMOIRE DES FORMES SOCIALES CHEZ TOCQUEVILLE

Chez les peuples aristocratiques, les familles restent pendant des siècles dans le même état, et souvent dans le même lieu. Cela rend, pour ainsi dire, toutes les générations contemporaines. Un homme connaît presque toujours ses aïeux et les respecte ; il croit déjà apercevoir ses arrière-petits-fils, et il les aime. Il se fait volontiers des devoirs envers les uns et les autres, et il lui arrive fréquemment de sacrifier ses jouissances personnelles à ces êtres qui ne sont plus ou qui ne sont pas encore.

De la Démocratie en Amérique II, 2e part., chap. II, p. 125-126.

Tocqueville décrit la hiérarchie aristocratique comme un espace communautaire concret, intégrant groupes et individus. Il en dépeint la désagrégation.

Lorsqu'il envisage les maux engendrés par la réalisation extrême du principe d'égalité, Tocqueville affirme la nécessité de la hiérarchie, entendue comme ordre social, mais surtout lien social fonctionnant à la complémentarité. Il tente alors de penser la forme de l'espace démocratique. Il préconise, on le sait, l'aménagement de territoires fondés sur le contrat, lien social souple, renégociable.

L'équivalence symbolique de la société et du sol traverse l'argumentation de Tocqueville, elle l'oriente par le travail souterrain des images.

Ces images matérielles de la terre et du mouvement animent, aujourd'hui encore, une multiplicité de discours sur le social et de pratiques, dont les rationalités peuvent sembler antagonistes (discours politiques, utopies, réformes administratives... théories sociologiques).

Dans *De la Démocratie en Amérique*, et plus encore dans *L'Ancien régime et la Révolution*, Tocqueville décrit une nature travaillée par le temps.

L'analyse qu'il propose du changement social révèle l'importance qu'il attache à la prise en compte des temporalités, de la durée. La révolution française n'est pas une cassure brutale, imprévisible. Elle est préparée par un lent processus d'érosion. Une ultime secousse suffit alors pour faire tomber en poussière les vestiges de l'ordre ancien¹.

Tocqueville dépeint le système aristocratique comme un sol résistant, agrégeant solidement les communautés hiérarchisées liées par un ensemble d'obligations réciproques. La centralisation étatique vide cette forme de son principe vital (le flux des relations sociales). Elle subsiste, pétrifiée, ossifiée. L'érosion du sol communautaire libère alors les groupes, puis les individus. L'espace social tend à devenir homogène, abstrait.

Au temps long des sociétés aristocratiques, matérialisé par la chaîne des générations et des rapports hiérarchisés, se substitue le temps court des comportements individuels soumis à la pression des instincts, des désirs. Poussée à l'extrême, cette temporalité-là (l'instant) est celle de l'anomie.

Oscillant entre la rigidité et le désordre, la pétrification et la dissolution du lien social, la société démocratique doit être l'objet d'un travail incessant. L'aménagement du territoire social passe, chez Tocqueville, par la maîtrise du temps². C'est l'une des tâches qu'il assigne au législateur.

L'instabilité de l'état social vient favoriser l'instabilité naturelle des désirs. Au milieu de ces fluctuations perpétuelles du sort, le présent

grandit ; il cache l'avenir qui s'efface et les hommes ne veulent songer qu'au lendemain.

Dans ce pays où, par un concours malheureux, l'irréligion et la démocratie se rencontrent, les philosophes et les gouvernants doivent s'attacher sans cesse à reculer aux yeux des hommes l'objet des actions humaines ; c'est leur grande affaire.

(De la Démocratie en Amérique II, 2e part., ch. XVII, p. 188).

La production sociale du temps et de la mémoire

Analysant différentes formes de socialisation, Tocqueville associe à chacune une temporalité spécifique, et une mémoire qui est la condition de sa survie.

Les territoires hiérarchisés propres au système aristocratique produisent la longue durée d'un temps vécu.

Temporalité concrète des liens de coopération et de dépendance qui attachent l'individu à sa communauté, aux autres communautés³. Multiplicité de rythmes particuliers et complémentaires. Longue durée des générations antérieures, des coutumes, des institutions ; autant de repères matériels qui assignent à l'individu situation et point de vue. Longue durée de l'avenir probable.

L'honneur, passion aristocratique, entretient bien des affinités avec une telle temporalité.⁴

Les hommes qui vivent dans les siècles aristocratiques sont donc presque toujours liés d'une manière étroite à quelque chose qui est placé en dehors d'eux, et ils sont souvent disposés à s'oublier eux-mêmes.

(De la Démocratie en Amérique II, 2e part., ch. II, p. 126).

Les cadres sociaux de la mémoire sont tracés, ils sont résistants.

La centralisation étatique impose peu à peu un autre rythme, une temporalité qui progressivement tend à l'uniformité. Longue durée là encore, mais rythme monotone qui dérive de l'abstraction du pouvoir et des institutions. La monarchie centralisatrice bâtit des édifices qui constituent de

nouveaux cadres de mémoire. Mais les cadres anciens n'ont pas disparu, et ces jeux de mémoires, on le verra, sont évoqués par Tocqueville lorsqu'il analyse le processus révolutionnaire.

La définition de l'individualisme le conduit à postuler l'existence d'une nouvelle temporalité, qui a bien peu à voir avec la durée du lien social. Elle est propre à la nature de l'individu, et elle pourrait devenir hégémonique si le mouvement d'individuation était poussé à son terme.

Tocqueville décrit alors une multitude d'atomes individuels mus par leurs pulsions. L'individu désocialisé vit dans l'instant. Sans cesse en mouvement, il tend à être sans mémoire. Il semble élaborer dans l'urgence les stratégies que lui suggèrent ses intérêts particuliers.

Cette coexistence de rythmes individuels, Tocqueville l'associe à l'état d'abstraction le plus poussé (et le plus destructeur) que puisse connaître une société. Les individus sont définis par ce qui les fait se ressembler et les sépare ; leur nature, leurs passions⁵.

La forme despotique, dérive possible de l'individualisme, semble caractérisée par une éternité figée, subie. Rien n'y vient faire obstacle à l'œil du pouvoir. Société "glacée"⁶, durée abstraite du pouvoir absolu, fondée sur l'absence de lien social et de mémoire collective vivante.

La passion dominante est alors la cupidité, qui ne lie pas, comme l'honneur, les individus les uns aux autres, mais aux objets.

D'autres temporalités évoquent une durée abstraite, un rythme social monotone.

Les religions monothéistes imposent des valeurs religieuses uniformes et constituent pour l'éternité l'homme en individu face à dieu. Elles s'opposent en cela aux temporalités concrètes des cultes et des rites locaux⁷.

Les "hommes de lettres" du dix-huitième siècle constituent la raison en principe universel qui oriente la construction d'utopies⁸ :

Ils bâtissaient peu à peu une société imaginaire dans laquelle tout

LA MEMOIRE DES FORMES SOCIALES CHEZ TOCQUEVILLE

paraissait simple et ordonné, uniforme, équitable, et conforme à la raison.
(*L'Ancien régime et la Révolution*, livre III, ch. I, p.238).

Mais, pour Tocqueville, les passions que suscitent une religion, une utopie, projettent l'homme "hors de lui-même", "reculent l'objet des actions humaines"⁹. Il semble qu'elles soient susceptibles de réintroduire la durée dans les rythmes sociaux, de produire une mémoire collective. Un lien social en résulte qui, dans certaines conditions, pourrait opposer un obstacle aux excès de l'individualisme¹⁰.

La société démocratique est en effet menacée. Elle ne saurait pourtant réutiliser le modèle aristocratique. Tocqueville l'argumente tout au long de son ouvrage sur la démocratie en Amérique, la nouvelle forme doit reconstruire des territoires, retrouver le temps vécu des relations sociales, mais selon un modèle adapté à sa nature particulière.

C'est là qu'intervient l'action rationnelle du législateur, la pratique de l'aménageur du sol social.

La temporalité favorable à la démocratie ne peut résulter que d'un constant travail d'éducation. On pourrait la définir comme la temporalité de l'action et de la négociation. Elle n'a rien de commun avec la longue durée des régimes aristocratiques, sinon qu'elle aussi est le produit et le principe du lien social. Le temps démocratique est en quelque sorte morcelé, fondé sur un lien contractuel qui doit être sans cesse revivifié.

Dans *De la Démocratie en Amérique*, Tocqueville décrit un procès d'éducation démocratique¹¹.

Pour agir ensemble, les individus doivent apprendre à calculer. La participation aux affaires publiques implique une prise en compte du regard d'autrui.

Quand le public gouverne, il n'y a pas d'homme qui ne sente le prix de la bienveillance publique et qui ne cherche à la captiver en s'attirant l'estime et l'affection de ceux au milieu desquels il doit vivre.

(*De la Démocratie en Amérique* II, 2e part., ch. IV, p.132).

La prévision de l'avenir, Tocqueville le suggère, est liée au fonctionnement d'une mémoire des relations sociales.

Mémoire fragile. Les institutions doivent rappeler “sans cesse, de mille manières, à chaque citoyen, qu’il vit en société”¹².

D’abord imposé, le calcul devient une “habitude”, puis cesse d’être calcul pour “devenir instinct”, “goût de servir” la collectivité¹³.

Il semble que la mémoire collective soit d’abord une mémoire des règles du calcul stratégique, une mémoire des interactions sociales. Les institutions, les associations (si éphémères soient-elles) en constituent les cadres sociaux. La religion elle-même a une valeur éducative, puisqu’elle initie les individus à la prise en compte de l’avenir. Sans elle, précise Tocqueville :

(...) ils sont naturellement portés à vouloir réaliser sans retard leurs moindres désirs, et il semble que du moment où ils désespèrent de vivre une éternité, ils sont disposés à agir comme s’ils ne devaient exister qu’un seul jour.

(De la Démocratie en Amérique II, 2e part., ch. XVII, p. 188).

L’anomie qui menace le régime démocratique est bien liée à la primauté de l’instant sur la durée.

Le changement social et les valeurs d’usage de la mémoire

L’analyse des temporalités et des mémoires conduit avant tout Tocqueville à penser les conditions de survie de la démocratie.

Le thème de la mémoire travaille encore à un autre niveau, de façon peut-être plus fugitive, lorsque Tocqueville envisage les modalités du changement social.

La mémoire collective de formes sociales archaïques, tombées en désuétude, vient hanter (mobiliser), ceux-là même qui entreprennent d’en achever la destruction.

Ainsi, le pouvoir féodal permettait l’existence d’îlots de démocratie, d’autonomie (paroisses, communautés de village). La centralisation monarchique les investit, privant leurs

assemblées de tout pouvoir réel. Vidées de leur sens, les institutions féodales suscitent la révolte. Mais l'un des moteurs de cette révolte semble être le souvenir nostalgique de l'autonomie ancienne, dont la mémoire est encore inscrite dans les débris du gouvernement paroissial¹⁴.

Quant aux révolutionnaires de 1789, ils ont renversé la monarchie centralisatrice, mais "ses fondements sont restés dans l'âme de ses destructeurs". Le souvenir est demeuré des outils favorables au travail du pouvoir absolu.

L'ancien régime avait contenu en effet tout un ensemble d'institutions de date moderne, qui, n'étant point hostiles à l'égalité, pouvaient facilement prendre place dans la société nouvelle, et qui pourtant, offraient au despotisme des facilités singulières. On les rechercha au milieu des débris de toutes les autres et on les retrouva".

(*L'Ancien régime et la Révolution*, livre 3, ch. VIII, p. 318).

La façon dont Tocqueville fait jouer la mémoire sociale des formes dans les processus de changement social évoque pour nous des auteurs plus récents, G. Simmel, et surtout N. Elias¹⁵.

Les formes, rapports sociaux cristallisés, deviennent relativement autonomes. Elles reflètent un vécu collectif, se trouvent entourées d'une "aura émotionnelle". L'histoire d'une société, d'un groupe revit en elles. Ces formes peuvent être réutilisées, réinvesties de sens nouveaux (bricolées), aussi longtemps — écrit Elias — qu'un élément de la situation actuelle est susceptible de s'exprimer dans le reflet du passé qu'elles expriment.

Le premier exemple cité, la paroisse rurale française, peut nous amener à nous interroger sur la mémoire sociale de Tocqueville lui-même.

Etudiant en historien les paroisses françaises de l'ancien régime, Tocqueville se remémore les communes rurales de Nouvelle-Angleterre. Mais elles se ressemblent "autant qu'un vivant peut ressembler à un mort" :

Transportée d'un seul coup loin de la féodalité et maîtresse absolue d'elle-même, la paroisse rurale du moyen âge est devenue le township de

la Nouvelle-Angleterre.

L'Ancien régime et la Révolution, livre II, ch. III, p. 117).

Une forme féodale peut-elle donc fonctionner dans une société démocratique ?

De tels retours au passé sont impossibles, Tocqueville insiste sur ce point.

La nostalgie des hiérarchies aristocratiques qu'il avoue et repousse, dont il se distancie avec tant de lucidité¹⁶, l'amène peut-être à penser les nouvelles formes démocratiques à travers sa propre mémoire sociale — sans toutefois déroger à ses principes théoriques.

Ainsi la "commune", "paroisse" en France, "township" en Nouvelle-Angleterre, est constituée en nature, en forme intemporelle aux multiples incarnations.

La commune est la seule association qui soit si bien dans la nature, que partout où il y a des hommes réunis, il se forme de soi-même une commune.

(De la Démocratie en Amérique I, le part., ch. V, p. 122).

Quant à l'aristocratie, elle ne saurait renaître en France, mais la société démocratique devrait être pourvue de "personnes aristocratiques", capables de modérer le pouvoir central, et de "sauver les libertés communes".

On obtiendrait de cette manière plusieurs des plus grands avantages politiques de l'aristocratie, sans ses injustices ni ses dangers.

(De la Démocratie en Amérique II, 4e part., ch. VII, p. 391).

Le principe aristocratique, lui aussi, devient intemporel.

Françoise Bourdarias

1. *L'Ancien régime et la Révolution*, Paris, Gallimard (coll. "Idées"), 1967. Livre I, ch. V, p. 81.

2. *De la Démocratie en Amérique*, Paris, Garnier Flammarion, 1981, II,

2e partie., ch. IV, V, IX, XVII.

3 *De la Démocratie en Amérique* II, 2e part., ch. II, p. 125.

4. *L'Ancien régime et la Révolution*, livre II, ch. XI, p. 194.

“Une classe qui a marché pendant des siècles la première a contracté, dans ce long usage incontesté de la grandeur, une certaine fierté de cœur, une confiance naturelle en ses forces, une habitude d’être regardée qui fait d’elle le point le plus résistant du corps social”.

5. *L'Ancien régime et la Révolution*, Avant-propos, p. 51.

De la Démocratie en Amérique II, 2e part., ch. II.

6. *L'Ancien régime et la Révolution*, Avant-propos, p. 51.

7. *L'Ancien régime et la Révolution*, livre I, ch. III, p. 70 et suivantes.

8. *L'Ancien régime et la Révolution*, livre III, ch. I, p. 232.

9. *De la Démocratie en Amérique* II, 2e p., ch. XVII, p. 187.

10. *De la Démocratie en Amérique* II, 1e part., ch. 5, p. 30.
L'Ancien régime et la Révolution, livre III, ch. II, p. 251.

11. *De la Démocratie en Amérique* II, 2e part., ch. IV et V.

12 *Ibid.*, ch. IV, p. 134.

13. *Ibid.*, ch. IV, p. 135.

14. *L'Ancien régime et la Révolution*, livre II, ch. III, p. 121.

15. N. Elias “La civilisation des mœurs”; Calmann Lévy (coll. “Archives des sciences sociales”), 1973, ch. I, p. 16.

16. *De la Démocratie en Amérique* II, 4e p., ch. VIII.

Paris: à Albany.
 cérémonies de la junte ont naiture
 de révolutions d'impulsion plaisante
 un tiers guère. on lit à pied à cheval
 visons amplifiés. Historique
 enchevêtrement de l'histoire, masses
 d'opinion à la tête dans une cyclise. un
 pan de la cour de la cour.
 outre parait qui regne. Silence.
 nous d'Albany & l'autorité réelle
 part pour nous. Marshall of the
 Day sans parois d'histoire. outre
 et obéi classification libre de l'industrie
 prison publique. des lettres d'opinion
 et des lettres solides. enchevêtrement.
 d'opinion de la junte dans une
 de la cour de la cour.

Une page des Carnets de Tocqueville (Le 4 juillet à Albany).
 Avec la gracieuse permission du comte et de la comtesse d'Hérouville.

**TOCQUEVILLE,
DE LA DEMOCRATIE EN AMERIQUE
ECRIRE DANS LES “VASTES LIMITES”**

(...) la Providence n'a créé le genre humain ni entièrement indépendant, ni tout à fait esclave. Elle trace, il est vrai, autour de chaque homme un cercle fatal dont il ne peut sortir ; mais dans ses vastes limites, l'homme est puissant et libre ; ainsi des peuples.

De la Démocratie en Amérique, II,
p. 659.

En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au dedans de ces limites, l'écrivain est libre, mais malheur à lui s'il ose en sortir.

De la Démocratie en Amérique, I,
p. 246.

Dans les dernières pages de la *Seconde Démocratie*¹, au-delà de l'exemple des Etats-Unis, tout à la fois riches de particularismes et de leçons, Tocqueville réitère son affirmation initiale de l'inéluctabilité de la progression de la démocratie et de l'égalité. L'action éclairée de l'homme en quête de liberté ne peut s'inscrire que dans les limites d'une tendance à laquelle préside la Providence divine :

Ainsi, il ne s'agit point de reconstruire une société aristocratique, mais de faire sortir la liberté du sein de la société démocratique où Dieu nous fait vivre².

Là est le premier cercle : le "cercle fatal" qui implique l'exclusion sans concessions, mais aussi sans polémiques, de tout projet de restauration. Même si la tentation de la nostalgie des temps aristocratiques peut être comprise et partagée (dans le domaine des arts, des lettres et des sciences notamment), elle doit être fermement repoussée; il n'est pas, pour Tocqueville, de nageur à contre-courant.

Tout retour aux temps anciens exclu, Tocqueville appréhende et désigne progressivement les risques essentiels inhérents à la grande mutation sociale et politique en cours : le despotisme et le nivellement des intelligences. Certes, dans la *Première Démocratie*, Tocqueville évoque les correctifs par lesquels les Etats-Unis parent à ce danger : dissémination des centres de pouvoir, exercice des droits politiques au sein des communes, associations, liberté de la presse, jurys et rôle de l'esprit légiste. Il souligne également la part des données historiques, spécifiques des Etats-Unis, qui à la fois limitent et assurent l'exercice de la liberté. La prégnance originelle de la religion sur l'opinion commune a permis la progression de la démocratie, contient efficacement l'exercice de la liberté de penser et "en facilite (ainsi) singulièrement l'usage"³. Mais le renforcement par la religion de l'empire de l'opinion majoritaire a aussi son revers : la réduction de la liberté d'écrire.

En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la

pensée. Au dedans de ces limites, l'écrivain est libre ; mais malheur à lui s'il ose en sortir⁴.

Les contraintes littéraires inhérentes à la démocratie, que Tocqueville envisage en termes plus précis et plus généraux dans les chapitres XIII, XIV, XVII et XX de la première partie de la *Seconde Démocratie* ("Influence de la démocratie sur le mouvement intellectuel aux Etats-Unis"), sont ici préfigurées. Dans ces chapitres ultérieurs où les particularismes américains ne sont plus essentiellement en jeu, Tocqueville analyse les normes et "tendances" littéraires (formes, langue, thématiques) promues par l'opinion commune, seule autorité intellectuelle en temps de démocratie. Il appréhende plus globalement la physionomie nouvelle des servitudes de l'écrivain : celui-ci doit s'assujettir à l'autorité incontournable de l'opinion, s'il veut, comme Tocqueville le revendique hautement, "être compris"⁵ et avoir une chance d'éviter une servitude plus dégradatrice encore, absolue.

Il est en effet un troisième cercle :

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs (...)⁶

Le peuple démocratique sans classes, sans privilèges, sans héritages, sans lumières et sans liberté est cercle cachot, cercle tombe :

Quand je viens à imaginer une société démocratique de cette espèce, je crois aussitôt me sentir dans un de ces lieux bas, obscurs et étouffés, où des lumières, apportées du dehors, ne tardent point à pâlir et à s'éteindre. Il me semble qu'une pesanteur subite m'accable, et que je me traîne au milieu des ténèbres qui m'environnent, pour trouver l'issue qui doit me ramener à l'air et au grand jour⁷.

Cercle redouté pour l'avenir... Cette physionomie nouvelle du despotisme que les siècles démocratiques mettent en perspective, "servitude réglée, douce et paisible", "pénét(rant)

plus habituellement et plus profondément dans le cercle des intérêts privés”⁸ est envisagée dans le chapitre VI de la quatrième partie de la *Seconde Démocratie* : “Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre”.

Pour tenter d’éviter cet ultime cercle d’un avenir possible, l’écrivain doit accepter — ne serait-ce que partiellement, ne serait-ce que pour s’en jouer — les contraintes que lui assignent, dans son écriture elle-même, les attentes de l’opinion majoritaire, la prégnance des tendances des siècles de démocratie.

Evoquant le goût des écrivains et de l’opinion pour les idées générales et les “mots abstraits”, Tocqueville se présente comme tributaire et redevable de cette tendance éminemment caractéristique de la démocratie :

Les écrivains démocratiques font sans cesse des mots abstraits de cette espèce, où ils prennent dans un sens de plus en plus abstrait les mots abstraits de la langue. Bien plus, pour rendre le discours plus rapide, ils personnifient l’objet de ces mots abstraits et le font agir comme un individu réel. (...)

Je ne demande pas mieux que d’expliquer ma pensée par mon propre exemple :

J’ai souvent fait usage du mot égalité dans un sens absolu ; j’ai, de plus, personnifié l’égalité en plusieurs endroits, et c’est ainsi qu’il m’est arrivé de dire que l’égalité faisait de certaines choses, ou s’abstenait de certaines autres. On peut affirmer que les hommes du siècle de Louis XIV n’eussent point parlé de cette sorte (...)⁹.

Mais cette tendance à l’abstraction, historiquement située ; dont Tocqueville se déclare, exemple à l’appui, représentant, est l’objet d’une mise à distance et d’une évaluation ambiguë. Certes l’usage des mots abstraits “agrandit la pensée et, permettant de renfermer en peu d’espace beaucoup d’objets, aide le travail de l’intelligence”¹⁰. Mais une telle pratique introduit aussi la confusion :

Ces mots abstraits qui remplissent les langues démocratiques, et

dont on fait usage à tout propos sans les rattacher à aucun fait particulier, agrandissent et voilent la pensée ; il rendent l'expression plus rapide et l'idée moins nette¹¹.

Le caractère systématique d'une telle abstraction correspond en fait à une demande impérieuse des peuples démocratiques et au goût dominant de leurs écrivains. Obscurité et confusion masquent ainsi le plus souvent le doute né de l'instabilité permanente de la vie démocratique :

(...) en fait de langage, les peuples démocratiques aiment mieux l'obscurité que le travail. Je ne sais d'ailleurs si le vague n'a point un certain charme secret pour ceux qui parlent et qui écrivent chez ces peuples.

Les hommes qui y vivent, étant souvent livrés aux efforts individuels de leur intelligence, sont presque toujours travaillés par le doute. De plus, comme leur situation change sans cesse, ils ne sont jamais tenus fermes à aucune de leurs opinions par l'immobilité même de leur fortune.

Les hommes qui habitent les pays démocratiques ont donc souvent des pensées vacillantes ; il leur faut des expressions très larges pour les renfermer.¹²

De plus ce recours aux termes abstraits peut participer d'une confusion consciemment entretenue, du jeu trompeur d'une stratégie :

Un mot abstrait est comme une boîte à double fond : on y met les idées que l'on désire, et on les en retire sans que personne le voie.¹³

Il importe de comprendre comment Tocqueville, tout en reconnaissant sa participation à l'abstraction de son temps, maintient son exigence de clarté :

J'aimerais mieux qu'on hérissât la langue de mots chinois, tartares ou hurons, que de rendre incertain le sens des mots français.¹⁴

Tocqueville condamne en fait sans restrictions "l'esprit industriel au sein de la littérature", les "milliers de vendeurs d'idées"¹⁵, la subordination vénale et sans limites au goût

pressant du public pour l'abstraction et les idées générales.¹⁶ Cette satisfaction facile et courtisane des demandes du public est même indigne de la parodie : elle ne mérite que condamnation et rejet.

Demeure néanmoins l'impératif d'être compris sans ambiguïté d'un public bercé d'idées générales. Demeurent également les vertus intellectuelles indéniables de l'abstraction véritable, seul remède efficace aux confusions complaisamment reçues, aux abstractions falsificatrices. Dans la rédaction de la *Démocratie en Amérique*, Tocqueville souligne en fait avec constance les lignes de partage de sa propre démarche : les doutes et les hésitations sont longuement explicités, les références aux notions communément reçues dans la confusion n'interviennent que comme première étape d'une rédefinition en cours, enfin les abstractions véritables sont présentées sous forme de jugements personnels assurés, dépassements du doute et de la peur d'être incompris. L'exercice de l'intelligence se donne ainsi comme tel et par là même les mécanismes de pensée et les lieux communs qu'impose à l'auteur le contexte historique se trouvent dénudés, présentés comme références inévitables que l'analyse travaille et transforme.

Les hypothèses et les questions parfois contradictoires impliquées par les développements de l'étude sont précisément exposées :

Si quelqu'un me montrait, entre l'indépendance complète et l'asservissement entier de la pensée, une position intermédiaire où je puisse espérer me tenir, je m'y établirais peut-être ; mais qui découvrira cette position intermédiaire ?¹⁷

Les volontés de la démocratie sont changeantes ; ses agents, grossiers ; ses lois imparfaites ; je l'accorde. Mais s'il était vrai que bientôt, il ne dût exister aucun intermédiaire entre l'empire de la démocratie et le joug d'un seul, ne devrions-nous pas plutôt tendre vers l'un que nous soumettre volontairement à l'autre ? Et s'il fallait enfin en arriver à une complète égalité, ne vaudrait-il pas mieux se laisser niveler par la liberté que par un despote ?¹⁸

Le doute et le débat intérieur sont ainsi mis en scène et

contrastent singulièrement avec les farouches déclarations de refus des despotismes passés et futurs¹⁹. Comme les écrivains des siècles démocratiques, Tocqueville se montre sensible à l'instabilité permanente du monde et de la pensée. Tout comme eux, il est confronté aux temps de l'incertitude, de la confusion et de l'imprévisibilité. Mais révélant aux lecteurs les questions et contradictions qui l'assaillent, il se démarque de ceux qui, majoritaires, tendent à masquer leur confusion pour le plaisir immédiat et facile des lecteurs²⁰.

Dans le sacrifice aux tendances littéraires contemporaines, le recours aux idées générales et aux mots abstraits n'est pas seul en cause. Et quel que soit l'objet de ce sacrifice, il ne s'agit que d'une concession délibérée ou provisoire. Refusant d'accepter les normes et les notions communément reçues pour confusément les reproduire, Tocqueville les choisit, les explore et les dépasse. Dans les premières pages de la *Démocratie en Amérique*, l'ample tableau du continent américain, de ses montagnes, de ses plaines et de ses fleuves constitue sans nul doute une concession — mais très temporaire — à l'un des goûts du public contemporain, à l'une des tendances littéraires dont Tocqueville affirme la précarité dans les chapitres traitant de la littérature et de la poésie des siècles démocratiques :

Quand le doute eut dépeuplé le ciel, et que les progrès de l'égalité eurent réduit chaque homme à des proportions mieux connues et plus petites, les poètes n'imaginant pas encore ce qu'ils pouvaient mettre à la place de ces grands objets qui fuyaient avec l'aristocratie, tournèrent les yeux vers la nature inanimée. Perdant de vue les héros et les dieux, ils entreprirent d'abord de peindre des fleuves et des montagnes (...). Quelques uns ont pensé que cette peinture embellie des choses matérielles et inanimées qui couvrent la terre était la poésie propre aux siècles démocratiques ; mais je pense que c'est une erreur. Je crois qu'elle ne représente qu'une époque de passage. Je suis convaincu qu'à la longue la démocratie détourne l'imagination de tout ce qui est extérieur à l'homme, pour ne la fixer que sur l'homme. Les peuples démocratiques peuvent bien s'amuser un moment à considérer la nature ; mais ils ne s'animent réellement qu'à la vue d'eux-mêmes²¹.

Dans la *Démocratie en Amérique*, l'évocation de la nature nord américaine, tableau aux accents panthéistes — et Tocqueville désigne par ailleurs le panthéisme comme cible contemporaine essentielle²² — n'est en fait qu'initiale : elle introduit les considérations sur le passé, le présent et l'avenir du peuple américain. Tocqueville ne fait donc que sacrifier à un goût mineur pour manifester très rapidement son adhésion à une autre tendance littéraire démocratique selon lui plus fertile et plus riche d'avenir. De même les rares et brèves descriptions des paysages américains s'infléchissent vite vers la réflexion sur le dynamisme d'un peuple toujours mobile²³. Les concessions aux goûts littéraires communs et mineurs ne valent donc que comme entrées en matière.

La récurrence de la dichotomie aristocratie/démocratie (qui implique d'ailleurs la notion de rupture révolutionnaire) atteste une démarche du même ordre. C'est sans doute dans les chapitres concernant les écrivains et les poètes ("Sur le mouvement intellectuel", *Seconde Démocratie*) que cette opposition joue le plus nettement dans une comparaison explicite et systématique entre les écrivains, les valeurs et les goûts du passé et ceux du monde démocratique nouveau. Or en conclusion de la *Seconde Démocratie*, Tocqueville proclame l'inanité d'une telle mise en regard communément admise :

Personne, sur la terre, ne peut encore affirmer d'une manière absolue et générale que l'état nouveau des sociétés soit supérieur à l'état ancien ; mais il est déjà aisé de voir qu'il est autre. Il y a de certains vices et de certaines vertus qui étaient attachés à la constitution des nations aristocratiques, et qui sont tellement contraires au génie des peuples nouveaux qu'on ne saurait les introduire dans leur sein. Il y a de bons penchants et de mauvais instincts qui étaient étrangers aux premiers et qui sont naturels aux seconds ; des idées qui se présentent d'elles-mêmes à l'imagination des uns et que l'esprit des autres rejette. Ce sont comme deux humanités distinctes, dont chacune a ses avantages et ses inconvénients particuliers, ses biens et ses maux qui lui sont propres.

Il faut donc bien prendre garde de juger les sociétés qui naissent avec les idées qu'on a puisées dans celles qui ne sont plus. Cela serait injuste, car ces sociétés, différant prodigeusement entre elles sont

incomparables²⁴.

En fait, dans l'ensemble du discours de Tocqueville sur l'histoire, qu'il s'agisse des Etats-Unis ou même de l'Europe, il n'est à aucun moment question de rupture tranchée entre sociétés aristocratiques anciennes et monde démocratique nouveau. Certes l'histoire de l'Amérique permet facilement d'écarter les notions d'aristocratie et de Révolution : pour Tocqueville l'Amérique n'a en fait connu ni l'une ni l'autre. La culture originelle des premiers émigrants, tant religieuse que morale et politique, a constitué la détermination essentielle des développements ultérieurs de l'Amérique²⁵. Au-delà de l'Indépendance et de la rédaction de la première constitution fédérale, simples étapes dans le développement de la démocratie, les émigrants sont en fait les premiers législateurs de l'Amérique. Même si les grands dirigeants de l'Indépendance sont salués²⁶, le "point de départ" a été déterminant²⁷. Le germe du principe de la souveraineté du peuple était d'abord contenu — bien avant que l'Indépendance ne l'impose comme principe de gouvernement — dans les communes et les jurys civils initialement mis en place. Avant de constituer "la plus puissante barrière contre les écarts de la démocratie"²⁸, l'"esprit légiste" a ainsi préparé le peuple à l'exercice de la liberté. L'Amérique a donc pour Tocqueville une valeur doublement exemplaire : elle constitue dans le présent un exemple de régulation réussie de la démocratie²⁹ et l'histoire de l'Amérique permet plus facilement que l'histoire des nations européennes de penser sur une longue durée les implications décisives de l'origine — "le point de départ" — et les continuités.

L'Amérique est le seul pays où l'on ait pu assister aux développements naturels et tranquilles d'une société, et où il ait été possible de préciser l'influence exercée par le point de départ sur l'avenir des Etats.³⁰

L'appréhension de la linéarité du développement historique de l'Amérique, le retrait du statut d'événement fondateur à l'Indépendance ont sans doute ouvert la voie à l'analyse historique de l'*Ancien Régime et la Révolution*, à la mise en

perspective des continuités historiques françaises, au refus de considérer la Révolution comme événement fondateur et d'en circonscrire étroitement les origines intellectuelles au "siècle des Lumières". Tocqueville n'a bien fait que "passer" par la dichotomie aristocratie/démocratie pour élaborer un discours historique inédit. Au terme de l'analyse cette opposition n'est plus acceptable dans sa signification communément admise.

Les jugements peuvent alors être pleinement et personnellement assumés, malgré les doutes et les craintes :

Jusqu'à présent, en parlant de la destinée future des Etats-Unis, je me suis efforcé de diviser mon sujet en diverses parties, afin d'étudier avec plus de soin chacune d'elles.

Je voudrais maintenant les réunir toutes dans un seul point de vue. (...) Il me semble que je découvre (...) devant moi l'avenir entier de la race anglaise dans le nouveau monde. Les détails de cet immense tableau sont restés dans l'ombre ; mais mon regard en comprend l'ensemble, et je conçois une idée claire du tout.³¹

Je sais que je marche ici sur un terrain brûlant. Chacun des mots de ce chapitre doit froisser en quelques points les différents partis qui divisent mon pays. Je n'en dirai pas moins toute ma pensée.³²

L'abstraction initialement évoquée et dénoncée comme tendance facile des écrivains de la démocratie est ainsi transfigurée. Elle relève désormais d'un autre ordre : l'ordre de l'intelligence et de la recherche, non des idées générales, mais des "idées mères"³³.

Les servitudes de l'écrivain des siècles démocratiques sont ainsi l'objet de tentatives de dépassement constantes et obstinées. Mais la crainte de n'être pas compris du public et la hantise d'avoir franchi les limites du "cercle formidable autour de la pensée" demeurent. Les mises en scène de la distance et de l'étrangeté de l'auteur sont souvent contiguës aux jugements assurés : la clairvoyance est ainsi expliquée et justifiée. Le voyageur a quitté pour toujours la ville entourée de collines :

Je serai comme le voyageur qui, en sortant des murs d'une vaste

cité, gravit la colline prochaine. A mesure qu'il s'éloigne, les hommes qu'il vient de quitter disparaissent à ses yeux ; leurs demeures se confondent ; on ne voit plus les places publiques ; il discerne avec peine la trace des rues ; mais son œil suit plus aisément les contours de la ville, et pour la première fois il en saisit la forme.³⁴

Le discours de préfiguration de la mort est particulièrement prégnant en conclusion de la *Seconde Démocratie*³⁵. La proximité de la mort et de Dieu dans l'effort d'abstraction légitiment la vision différente et unique :

Je m'efforce de pénétrer dans ce point de vue de Dieu, et c'est de là que je cherche à considérer et à juger les choses humaines³⁶.

La figure de Pascal auquel Tocqueville rend hommage a sans nul doute ici valeur de modèle :

Je ne doute point qu'il ne naisse, de loin en loin, chez quelques uns, un amour ardent, orgueilleux et inépuisable de la vérité qui se nourrit de lui-même et jouit incessamment sans pouvoir se satisfaire.

C'est cet amour ardent, orgueilleux et désintéressé du vrai, qui conduit les hommes jusqu'aux sources abstraites de la vérité pour y puiser les idées mères.

Si Pascal n'eût envisagé que quelque grand profit ou même s'il n'eût été mu que par le seul désir de la gloire, je ne saurais croire qu'il eût jamais pu rassembler, comme il l'a fait, toutes les puissances de son intelligence pour mieux découvrir les secrets les plus cachés du Créateur. Quand je le vois arracher, en quelque façon, son âme du milieu des soins de la vie, afin de l'attacher tout entière à cette recherche, et brisant prématurément les liens qui la retiennent au corps, mourir de vieillesse avant quarante ans, je m'arrête interdit, et je comprends que ce n'est point une cause ordinaire qui peut produire de si extraordinaires efforts.

L'avenir prouvera si ces passions, si rares et si fécondes naissent et se développent aussi aisément au milieu des sociétés démocratiques qu'au sein des aristocraties. Quant à moi j'avoue que j'ai peine à le croire.³⁷

Cependant cette quête essentielle de la vérité, de nette inspiration pascalienne, n'interdit nullement — telle la religion des premiers émigrants — la permanence du souci de l'utilité

sociale et la reconnaissance de l'autorité de fait de l'opinion³⁸ .

Jean-Jacques Tatin-Gourier

1. Nous nous référons à l'édition de Robert Laffont, collection Bouquins, Paris, 1986.

2. p. 651.

3. p. 277.

4. p. 246.

5. p. 336.

6. p. 648.

7. p. 452.

8. p. 647.

9. p. 475.

10. p. 474.

11. p. 475.

12. p. 475.

13. p. 475.

14. p. 473.

15. Chapitre XIV. "De l'industrie littéraire", p. 468-469.

16. "Il semble, au contraire, que parmi nous le goût des idées générales soit devenu une passion si effrénée, qu'il faille à tout propos la satisfaire. J'apprends, chaque matin, en me réveillant, qu'on vient de découvrir une certaine loi générale et éternelle dont je n'avais jamais ouï parler jusque-là. Il n'y a pas de si médiocre écrivain auquel il suffise pour son coup d'essai de découvrir des vérités applicables à un grand royaume, et qui ne reste mécontent de lui-même, s'il n'a pu renfermer le genre humain dans le sujet de son discours." (p. 437)

17. p. 283.

18. p. 296.

19. "Pour moi, quand je sens la main du pouvoir qui s'appesantit sur mon front, il m'importe peu de savoir qui m'opprime, et je ne suis pas mieux disposé à passer ma tête dans le joug, parce qu'un million de bras

me le présentent”. (p. 435). “(...) je rassemble toute ma haine contre ceux qui, après plus de mille ans d'égalité, ont introduit de nouveau la servitude dans le monde.” p. 335.

20. “N”ayant qu’un temps fort court à donner aux lettres, ils veulent le mettre à profit tout entier. Ils aiment les livres qu’on se procurent sans peine, qui se lisent vite et qui n’exigent point de recherches savantes pour être compris. Ils demandent des beautés faciles qui se livrent d’elles-mêmes et dont on puisse jouir sur l’heure ; il leur faut surtout de l’inattendu et du nouveau. Habités à une existence pratique, contestée, monotone, ils ont besoin d’émotions vives et rapides, de clartés soudaines, de vérités ou d’erreurs brillantes qui les tirent à l’instant d’eux-mêmes et les introduisent tout à coup, et comme par violence, au milieu du sujet.” p. 467.

21. p. 477.

22. Cf. *Seconde Démocratie*, première partie, chapitre VII . “Ce qui fait pencher l’esprit des peuples démocratiques vers le panthéisme”. “Parmi les différents systèmes à l’aide desquels la philosophie cherche à expliquer l’univers, le panthéisme me paraît l’un des plus propres à séduire l’esprit humain dans les siècles démocratiques ; c’est contre lui que tous ceux qui restent épris de la véritable grandeur de l’homme doivent se réunir et combattre”. (p. 448).

Dans les premières pages de la *Démocratie en Amérique*, Tocqueville évoque en ces termes la forêt nord-américaine : “(...) au milieu-même de ces débris le travail de la reproduction se poursuivait sans cesse. (...) Ainsi la mort venait en quelque sorte y aider à la vie. L’une et l’autre étaient en présence, elles semblaient avoir voulu mêler et confondre leurs oeuvres.” (p. 56-57).

23. Cf. p. 269-270.

24. P. 658.

25. Ces premiers émigrants sont à la fois des “pèlerins”, de “pieux aventuriers” qui ne sont pas hostiles à la recherche du bien-être terrestre, et les détenteurs des “théories républicaines et démocratiques” : “Il y avait, à proportion gardée, une plus grande masse de lumières répandue parmi ces hommes que dans le sein d’aucune nation européenne de nos jours”. (p. 64).

26. “(...) les plus beaux esprits et les plus nobles caractères qui eussent jamais paru dans le nouveau monde (...)” (p. 128).

27. “J’ai déjà dit précédemment que je voyais dans l’origine des

Américains, dans ce que j'ai appelé leur point de départ, la première et la plus efficace de toutes les causes auxquelles on puisse attribuer la prospérité actuelle des Etats-Unis. Les Américains ont eu pour eux le hasard de la naissance : leurs pères ont jadis importé sur le sol qu'ils habitent l'égalité des conditions et celle des intelligences, d'où la république démocratique devait sortir un jour comme de sa source naturelle. Ce n'est pas tout encore : avec un état social républicain, ils ont légué à leurs descendants les habitudes, les idées et les moeurs les plus propres à faire fleurir la république. Quand je pense à ce qu'a produit ce fait originel, il me semble voir toute la destinée de l'Amérique renfermée dans le premier puritain qui aborda sur ses rivages, comme toute la race humaine dans le premier homme." (p. 266).

28. P. 253.

29. "L'exemple de l'Amérique prouve seulement qu'il ne faut pas désespérer, à l'aide des lois et des moeurs, de régler la démocratie." (p. 291).

30. p. 61.

31. p. 373.

32. p. 196.

33. Cf. p. 456.

34. p. 373.

35. "Je voudrais, avant de quitter pour jamais la carrière que je viens de parcourir, pouvoir embrasser d'un dernier regard tous les traits divers qui marquent la face du monde nouveau et juger enfin de l'influence générale que doit exercer l'égalité sur le sort des hommes (...)" (p. 657).

36. P. 658.

37. P. 456.

38. "L'homme qui, en présence d'une monarchie raffermie plutôt qu'ébranlée par la Révolution de Juillet a tracé ces lignes que l'événement a rendu prophétiques, peut aujourd'hui sans crainte appeler de nouveau sur son œuvre l'attention du public.

On doit lui permettre également d'ajouter que les circonstances actuelles donnent à son livre un intérêt du moment et une utilité pratique qu'il n'avait point quand il a paru pour la première fois." (Avertissement à la douzième édition, p. 39).

GRANDEUR ET PASSION CHEZ TOCQUEVILLE

S'il fallait en deux mots définir le romantisme, ce serait par la passion de la grandeur.

Tocqueville est né en 1805, entre Balzac et Musset, Hugo et Barbey d'Aurevilly, Michelet et Louis Blanc. Or peu d'écrivains de cette génération sont restés à ce point indemnes de l'imagination romantique, au moins en apparence. Elle n'a visiblement pénétré ni son style, ni sa méthode, ni ses idées politiques, ni surtout la représentation qu'il se fait de l'écrivain, que les grands romantiques figurent élu et par conséquent maudit. Leurs noms mêmes, nous ne les rencontrons pas dans son œuvre. L'index de l'édition procurée par Françoise Mélonio et Jean-Claude Lamberti ne mentionne ni Hugo, ni Vigny, ni Balzac, ni Musset. Les *Souvenirs* présentent Lamartine comme homme politique et l'auteur de *l'Histoire des Girondins*.

Pourtant si Tocqueville est avare d'allusions littéraires (et c'est encore une différence avec Michelet par exemple), il ne faudrait pas supposer on ne sait quelle invraisemblable quarantaine en laquelle il aurait tenu les écrivains de son temps. D'ailleurs la lecture de sa correspondance, les études de

Virtanen¹ et de Fügen², certaines mises au point d'André Jardin³ montrent qu'il n'a pas ignoré les débats littéraires, ni toutes les œuvres de ses contemporains. Mais il est tout de même vrai que George Sand, Mérimée ou Vigny sont pour lui des relations ou des rencontres plutôt que des auteurs. Rien de comparable au dialogue qu'avec Balzac entretient Michelet, répondant aux *Paysans* par *Le Peuple*, ni à la polygraphie de Quinet ou de Sainte-Beuve, poètes, critiques, historiens, philosophes, romanciers au besoin. Il ne les ignore pas, mais il n'a pas besoin d'eux.

Ce n'est pas seulement que Tocqueville juge sévèrement Hugo avec son ami Beaumont, ou dédaigne Musset en dépit de Gobineau : de telles méconnaissances sont fréquentes. Beaucoup plus intéressant, et vraiment caractéristique, le sentiment propre à Tocqueville de ne pas confondre sa vie avec la mission d'écrire une œuvre, de ne pas adopter la *position* de l'écrivain contemporain. Différence avec Michelet, ou Quinet, ou Thierry bien sûr, analogie peut-être avec Thiers ou Villemain, mais surtout, surtout froideur intense à l'égard du mythe de la grandeur de l'écrivain, de son rôle quasi prophétique dans la cité, qui fait de Hugo, il ne faut pas dire une manière de Napoléon dans l'ordre littéraire, mais un autre Napoléon dans le même ordre du génie ; ou qui pousse Chateaubriand à écrire sa biographie dans les *Mémoires d'outre-tombe* comme une vie parallèle à celle d'autres hommes illustres, Washington ou Bonaparte. Avec Tocqueville on se croirait reporté en deçà même du XVIII^e siècle, où les philosophes revendiquaient un magistère dans la cité (le roi Voltaire), en deçà même de Montesquieu. Pourtant, sa modestie n'a pas l'humilité presque artisanale des grands maîtres littéraires classiques. La seule analogie, mais qui vraiment éclaire sa position d'écrivain, on la trouverait du côté des moralistes, du côté de La Rochefoucault. Même assurance, même liberté d'esprit, mais appliquées à des sujets et en des intérêts tout différents quoique également graves. Voilà la source d'une analogie inévitable. Si Tocqueville nous fait penser obstinément aux moralistes classiques, si lui-même a songé, comme il s'en ouvre à Gobineau au début de leur

correspondance, à un ouvrage sur la morale, ce n'est pas seulement parce qu'il relit Pascal, ni à cause de tel ou tel tour d'esprit ou de phrase, c'est parce qu'il a, à peu près seul dans son siècle, une situation analogue : publiant deux livres, sans faire carrière, préférant la vérité à la doctrine, l'observation à l'idéologie, il ne fait pas métier d'écrivain, il entreprend une tâche de formulateur.

“Par position”

Voilà pourquoi en même temps Tocqueville ne pouvait être, au sens classique du mot, un moraliste. Le sujet que lui impose son temps, c'est la nation, l'esprit des nations, la constitution de leur personnalité et l'analyse des rapports entre leur vie morale et leurs conditions matérielles. Tenu d'être historien, ce moraliste a découvert l'histoire des représentations.

C'est surtout dans *l'Ancien régime et la Révolution* que Tocqueville se révèle le premier historien de l'imagination. A quelque égard, on sent que ce livre est hanté par les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, mais quand Montesquieu énonce comme un fait général, agissant constamment, la “maxime” du gouvernement des Romains, Tocqueville, lui, a pleine conscience que les “idées mères, comme il les nomme, sont des représentations. Et par là, il nous dévoile justement sa position d'écrivain. Ce n'est pas en effet, nous dit-il, tel texte de tel philosophe du XVIIIe siècle qui ébranle tel préjugé, mais bien *l'autorité* singulière que prête à ses écrivains une nation aristocratique après un siècle de chefs-d'œuvre littéraires. La puissance des gens de lettres n'est pas la conséquence directe de leur talent, mais de la représentation que les Français se font de la littérature au XVIIIe siècle, celle d'une “démocratie imaginaire”⁴ où peut en effet librement triompher le talent. Et cela, explique Tocqueville dès 1836, vient de ce que, dans une société aristocratique à la française, la naissance est un prestige interdit au commun des hommes. Elle ne laisse donc carrière qu'à une autre sorte de gloire, la gloire littéraire. Mais dans une nation où la

richesse est le fondement de l'aristocratie, l'argent, source de prestige, de plaisir et de pouvoir, "achève d'entraîner à lui toute l'imagination de l'homme et finit par devenir (...) la seule distinction recherchée et obtenue"⁵, et les lettres n'y ont pas d'illustration.

Nul recours ici à ces grandes causes fatales ou naturelles qu'invoquent les historiens contemporains dont Tocqueville se moque au chapitre XX du second volume de la *Démocratie en Amérique*. Les événements obéissent à l'empire des représentations sociales, l'histoire se fait donc comprendre, et réserve aux citoyens une part de liberté. Sans doute ces représentations sont-elles contraignantes, mais en fixant des limites, en bornant l'aire du jeu. A l'intérieur, chacun se détermine en fonction de sa *position*. Ainsi les écrivains du XVIII^e siècle sont-ils irreligieux par position⁶ : le prêtre est un concurrent direct du magistrat auquel ils prétendent dans la nation, et ils lui opposent des lois d'autant plus naturelles qu'il affirmait les siennes surnaturelles, d'autant plus universelles que les siennes étaient tenues pour éternelles. Cette rivalité, par symétrie, suscite la passion quasi religieuse de la Révolution⁷. Ou encore, dans les idées⁸ d'ancien régime, la *place* que doit occuper la notion de loi étant absente — ou plutôt masquée par le prestige de la faveur et de la toute-puissance royale —, un tel vide s'ouvre alors entre l'individu isolé et la puissance centrale que "personne, écrit Tocqueville, *n'imagine* pouvoir mener à bien une affaire importante si l'Etat ne s'en mêle". Et ainsi le grand trait qui marque l'histoire de France, la dépendance des particuliers envers l'Etat, est-il un *fait d'imagination*.

L'idée géniale, c'est que dans les limites d'un ensemble de représentations donné, les faits et les événements obligent les hommes et les classes à prendre des *positions* qui ont besoin d'être légitimées par des généralisations, des *idées mères*, qui à leur tour deviennent des *passions*. Ainsi quand le peuple s'attaque au pouvoir local de l'aristocratie, il devient centralisateur par position. Quand la partie riche et savante du Tiers proteste contre les privilèges que la noblesse conserve trop jalousement, elle invente, par position, la doctrine de

l'égalité extrême⁹. Et finalement l'idée mère développée par cette nation littéraire, faire prévaloir la raison et la loi naturelle sur la tradition et les coutumes, prend "la consistance et la chaleur d'une passion politique"¹⁰, finit par enflammer l'imagination des femmes et des paysans — et se transforme en actes ! Telle est la conséquence de l'état de l'imagination française sous l'ancien régime, dominé par "l'autorité des hommes de lettres", à leur tour mis dans la position de tenir la place que "les chefs de parti occupent d'ordinaire dans les pays libres"¹¹.

Passions

On voit la différence entre ce que Montesquieu appelait passion ou maxime (du gouvernement du peuple romain) et Tocqueville passion ou idée mère. Pour Montesquieu, ce sont des faits, ce sont des institutions. Pour Tocqueville, ce sont des représentations. Et cette géométrie des représentations, nous en trouvons bien sûr l'homologue et le modèle dans Pascal.

Les passions, qui sont des représentations devenues objets d'envie, de haine ou de désir, ne sont pas seulement la condition faite à la vie des hommes, elles ont elles-mêmes une histoire. La passion de l'égalité n'est pas mue fatalement par le fait de l'inégalité, mais par l'idée, la passion, le désespoir inspiré par l'impossibilité de s'élever. Si la noblesse française avait été plus ouverte, elle n'aurait pas péri :

Augmentez la grandeur de l'objet à atteindre, et vous pourrez sans crainte diminuer les chances de l'obtenir. Dans un pays où il n'est pas impossible que le pauvre arrive à gouverner l'Etat, il est plus facile d'écarter toujours les pauvres du gouvernement que dans ceux où l'espérance du pouvoir ne lui est point offerte ; l'idée de cette grandeur imaginaire, où il peut être appelé un jour, se place sans cesse entre lui et le spectacle de ses misères réelles.¹²

Il faut donc faire l'histoire des passions. Lorsque Tocqueville nous indique la méthode qu'il a suivie, il précise

qu'il a cherché dans les archives (celles de Tours par exemple) "la trace des idées, des désirs, des douleurs, des intérêts et des passions des hommes du passé".¹³

Citons la phrase, si difficile à comprendre, qui conclut *L'Ancien régime*, où Tocqueville indique à quelles conditions on pourra formuler le *sens* de la Révolution :

Il semble que le moment de le rechercher et de le dire est venu, et que nous soyons placés aujourd'hui à ce *point précis* (toujours par position !) d'où l'on peut le mieux apercevoir et juger ce grand objet. Assez loin de la Révolution pour ne ressentir que faiblement les passions qui troublaient la vue de ceux qui l'ont faite, nous en sommes assez proches pour pouvoir entrer dans *l'esprit* qui l'a amenée et pour le comprendre. Bientôt on aura peine à le faire, car les grandes révolutions qui réussissent, *faisant apparaître les causes qui les avaient produites, deviennent ainsi incompréhensibles par leurs succès mêmes.*

Ce ne sont pas *les causes* de la Révolution que veut énoncer Tocqueville, mais le sens des représentations qui constituaient l'imagination française vers 1789. En quoi il diffère des moralistes classiques car pour lui les passions ont une histoire, et l'histoire des passions suppose une conception organique du corps social : de ces archives, Tocqueville a vu surgir l'ancien régime *tout vivant*, ses idées, ses passions, ses intérêts, ses pratiques. Saluons ce moment rare où Tocqueville croise Michelet, le croise bien vite car ce n'est pas le livre même qui prétend à la "résurrection intégrale du passé", mais le chercheur solitaire dans une expérience d'initié.

Inversement, lit-on, la Révolution, égalitaire, provoqua une horrible "convulsion" de ce corps vivant qu'était l'ancien régime :

elle semblait tout détruire car ce qu'elle détruisait¹⁴ *touchait* à tout et faisait en quelque sorte *corps* avec tout.

Grandeur

Une telle conception organiciste permet alors de comprendre un terme que Tocqueville emploie à chaque page,

mais pas toujours où on l'attendrait, un mot dont les romantiques aussi abusèrent, mais en des sens où Tocqueville l'évite, le mot grandeur. Nous pouvons dire, brièvement, que Tocqueville l'emploie aux sens pascaliens. D'une part, il éveille en lui une méfiance ironique : tout ce qui est qualifié de grand ressortit à une représentation de la grandeur, et cette représentation, qui la garantit ?

Dans les *Souvenirs*, racontant comment le peuple envahit l'assemblée¹⁵, événement gravissime, Tocqueville nous confie :

J'ai assisté pendant le cours de la Révolution de Février à deux ou trois spectacles qui avaient de la grandeur (...), mais celui-ci en manqua absolument *parce que la vérité ne s'y rencontra jamais*. Nos Français, surtout à Paris, mêlent volontiers les souvenirs de la littérature et du théâtre à leurs manifestations les plus sérieuses ; cela fait souvent croire que les sentiments qu'ils montrent sont *faux*, alors qu'ils ne sont que maladroitement ornés. Ici *l'imitation* fut si visible que la terrible *originalité* des faits en demeurait cachée.

Texte essentiel : un sentiment sincère imprime seul le sentiment de la vraie grandeur. C'est-à-dire une passion généreuse, spontanée, "énergique"¹⁶, celle qui malgré l'ignorance ou les préjugés, possédait les serviteurs du roi aux grands siècles monarchiques, celle des révolutionnaires de 1789 qui, avec des idées parfois trop générales et abstraites, possédaient une inextinguible force de conviction en l'homme, "qui nous manque" :

Ils croyaient en la perfectibilité de l'homme. Ils se *passionnaient* pour sa *gloire*, ils avaient foi en sa *vertu*. (...) Ils ne *doutaient* point qu'ils ne fussent appelés à transformer la société et à *régénérer* notre espèce. Ces sentiments et ces passions étaient devenus pour eux comme une sorte de religion nouvelle qui, produisant quelques-uns des grands effets qu'on a vu les religions produire, les arrachait à l'égoïsme individuel, les poussait jusqu'à l'héroïsme et au dévouement et les rendait souvent comme insensibles à tous ces *petits biens* qui nous possèdent¹⁷ .

Et ainsi, au début de la Révolution, "on n'a jamais pu voir dans un aussi grand nombre d'hommes un patriotisme

plus *sincère*, plus de désintéressement, plus de vraie *grandeur*".

N'insistons pas sur les implications ironiques si fréquentes chez Tocqueville : grands mots, grands gestes etc. Comprenons que l'ambiguïté ne réside pas en la grandeur même, toujours imaginaire, mais dans l'ambiguïté de l'imagination, que Pascal pouvait déjà montrer à Tocqueville.

"Imaginaire" a un emploi fort courant, qui signifie "faux", et en effet tout ce qui est empreint de fausseté, pour Tocqueville, est dépourvu de grandeur. Par exemple quand à la langueur du peuple correspond "l'énergie ampoulée du langage"¹⁸ des quarante-huitards. C'est même là que s'exerce le sarcasme de Tocqueville, et son sens, si vif, du ridicule. Lorsqu'il parle de la "fausse sensibilité de Diderot et de Rousseau"¹⁹, ou lorsqu'il juge Hugo d'un génie dérégulé jusqu'au délire, on comprend que dans le genre "mou, onctueux et tendre" comme dans le genre violent et égaré, ces écrivains sont hétérogènes à l'ensemble des représentations de leur temps. En revanche, les passions ou les imaginations agissent avec la force et la constance des grands phénomènes de la nature quand l'action des hommes est en accord avec leurs représentations, "plus fortes que les lois"²⁰.

Voici donc maintenant en quoi l'idée de la grandeur, chez Tocqueville, diffère essentiellement de l'image de la grandeur romantique (regrettons décidément qu'il ait méprisé Musset). Nous avons vu Hugo, Châteaubriand, nous verrions Julien Sorel ou Lorenzaccio ne concevoir la grandeur que dans la déification d'un modèle, Napoléon, Brutus etc. Or pour certains personnages de Stendhal, Lorenzo lui-même, cette Imitation (comme on dit *Imitation* de Jésus-Christ) est une tyrannique ascèse, qui fait d'eux des malheureux ou des machines. Tocqueville n'est sensible qu'à ce côté faux et mécanique de la répétition. C'est pourquoi Février 48 est ridicule le plus souvent : il singe 1789. Flaubert aussi a bien vu cela dans *L'Education sentimentale*, avec le même mépris pour le romantisme des années 1840.

L'histoire organique, au contraire, ne se répète jamais.

La vérité et la grandeur sont dans l'accord, le concert entre les représentations et l'esprit d'une société. Mais alors où est la décadence ou plutôt (car Tocqueville emploie peu ce mot "fataliste") d'où vient l'abaissement ? De la désorganisation. De l'absence ou de l'impossibilité du concert actif et vivant des passions, qui produisent également le despotisme et la bassesse. Ici les métaphores de Tocqueville se colorent d'un surprenant énergétisme. Il songe au second Empire quand il décrit les démocraties asservies²¹, où les seules passions communes sont les plus débilitantes, celles du gain et de la jouissance, qui isolent les individus ; mais voyez son vocabulaire : alors le corps social *se glace*. Ou encore quand il décrit les effets de la centralisation : dans l'inertie des provinces, où les Français se ressemblent et s'équivalent, "j'aperçois la Nation" écrit-il, comme un "*corps glacial* plus compact et plus homogène qu'aucun de ceux qu'on avait peut-être jamais vu dans le monde"²². Et il ne faut pas se réjouir de cette compacité, de cette homogénéité, elle s'oppose à l'unité organique, vivante et différenciée.

Un autre passage désolé conclut le livre II de *l'Ancien régime*. La centralisation royale a divisé les hommes :

Mais quand le bourgeois eut été aussi bien *isolé* du gentilhomme, et le paysan du gentilhomme et du bourgeois, il se trouva que le tout ne composait plus qu'une masse *homogène*, mais dont les parties *n'étaient plus liées*. Rien n'était plus *organisé* pour gêner le gouvernement, rien, non plus pour l'aider. De sorte que l'édifice entier de la grandeur de ces princes put s'écrouler tout ensemble et en un moment, dès que la société qui lui servait de base s'agita²³.

On comprend, à l'inverse, quelle valeur Tocqueville attribue à l'originalité, notant qu'au moment même "où la centralisation travaillait de plus en plus à égaliser, à assouplir, et à ternir les caractères" demeuraient de bienheureuses différences individuelles, conservant dans un "grand nombre de particuliers leur originalité native, leur coloris et leur relief".

Et Tocqueville ici distance le romantisme, bien qu'il ne méconnut nullement la poésie de la singularité esthétique. La

loi de Mayer à peine énoncée, le principe de Carnot à peu près inconnu et la formulation de Clausius toute récente, bien avant la vulgarisation, d'ailleurs encore timide, qui en allait commencer dans les années 1860, nous voyons mises en place les données de l'imagination de la fin du siècle, sur lesquelles travailleront Bergson, Péguy, Claudel, France, pour conjurer "l'entropie" mot terrible, qui avait hanté, de son propre aveu, Segalen.

Mais ne nous étonnons pas trop. L'imagination de Michelet connaissait déjà la peur de l'extinction de la chaleur vitale dans la nation, la terreur du retour à l'homogène. Cette coloration vitaliste n'est nullement incohérente avec la pensée de notre géomètre de l'imagination.

La force centrale et invisible

On trouve pourtant çà et là d'étranges enthousiasmes, quand il nous parle de la "force inconnue" qui conduit les sociétés vers la démocratie²⁴ ou mieux encore :

On dirait que dans les institutions humaines comme dans l'homme même, indépendamment des organes que l'on voit remplir les diverses fonctions de l'existence, se trouve une force centrale et invisible qui est le principe même de la vie. En vain les organes semblent agir comme auparavant, tout languit à la fois et meurt quand cette flamme vivifiante vient à s'éteindre²⁵.

Y a-t-il donc, derrière le jeu des représentations, un grand drame de la vie et de la mort, du jour et de la nuit ? Non. Sans vouloir démêler la part de la métaphore, on voit triompher cohérence et clarté lorsque la force qui lie les parties en un tout, et développe du même mouvement les différenciations, est nommée enfin : liberté.

La liberté bien sûr défend contre le despotisme, (mais non les lumières comme le croyaient les philosophes en leur "petit galimatias littéraire"), la liberté assure "la cohésion des classes"²⁶, la liberté en Angleterre "possède cette admirable

puissance de créer entre tous les citoyens des rapports nécessaires et des liens mutuels de dépendance”, mais “ne les rend pas pour cela pareils : c’est le gouvernement d’un seul qui, à la longue, a toujours pour effet inévitable de rendre les hommes semblables entre eux et mutuellement indifférents à leur sort”²⁷ ; la liberté modère les passions du gain et du bien-être inhérentes aux sociétés démocratiques, elle seule rapproche les citoyens les uns des autres, “les réchauffe, les réunit”²⁸.

On voit donc le nom que prend cette force centrale. Encore une représentation donc, mais elle est l’idée mère aimée de Tocqueville. C’est un passage célèbre que je vais citer maintenant²⁹ :

Je me suis souvent demandé où est la source de cette passion de la liberté politique qui (...) a fait faire aux hommes les plus grandes choses que l’humanité ait accomplies, dans quels sentiments elle s’enracine et se nourrit.

Ce n’est pas dans la haine des tyrans, car il y a toujours des tyrans. Ni dans le désir des biens matériels, puisqu’elle oblige souvent à les sacrifier. Non, “ce sont ses attraits mêmes, son *charme propre*, indépendant de ses bienfaits (...). Qui cherche dans la liberté autre chose qu’elle même est fait pour servir”³⁰.

Le pouvoir actif de la liberté réside en elle même : c’est l’étymologie et la définition de l’énergie, de l’*energeia* d’Aristote : en elle réside le principe de la force. Dès lors la grandeur se transmue en sublime, et voici le seul passage décidément romantique :

Ne me demandez pas d’analyser ce goût *sublime*, il faut l’éprouver. Il entre de *lui-même* dans les grands cœurs que *Dieu* a préparés pour le recevoir ; il les remplit, il les *enflamme*. On doit renoncer à le faire comprendre aux âmes médiocres qui ne l’ont jamais senti.

*
* *

En étudiant ingénument l'idée de grandeur et le sens du mot passion, il nous est donc apparu que Tocqueville n'usait pas de ces termes en moraliste, ni en écrivain romantique, mais en analyste et en historien de l'imagination. Je crois bien l'avoir tiré un peu à nous, de *Littérature et Nation*, qui sommes précisément des historiens des représentations. Chacun voit midi à sa porte. Du moins cette interprétation partielle, permet-elle de considérer positivement une pensée et une méthode que Tocqueville n'avait daigné énoncer que négativement, en congédiant également l'histoire événementielle et les grands systèmes explicatifs. Tocqueville a compris qu'on devait faire l'histoire de la passion de l'égalité, de la passion du bien être, de la fierté, etc. Sur un point seulement il a renoncé : le *goût* de la liberté est anhistorique, la liberté n'est donc pas une passion comme les autres. Cet ensemble complet et cohérent de représentations tient par elle au divin et à l'énergie naturelle. Axe du monde, la liberté est la source de la grandeur, la source de la vie sociale, et donc, mieux qu'une idée mère, la mère des idées.

Pierre Citti
Université de Tours

1. Virtanen, "Tocqueville and the Romantics", in *Symposium* 13, n°2, 1959, p. 167-185.

2. H. N. Fügen, "Democratie und Literatur, Literatursoziologie bei A. de Tocqueville", in *Kölner Zeitschrift für Soziologie und sozialpsychologie*, 17, 1965, p. 106-120.

3. André Jardin, *A. de Tocqueville*, Hachette, 1984, *passim*.

4. *Oeuvres*. Collection Bouquins, p. 933

5. *Ibid.*, p. 932.

6. *Ibid.*, p. 1043.

7. *Ibid.*, p. 1046.

GRANDEUR ET PASSION CHEZ TOCQUEVILLE

8. *Ibid.*, p. 994.
9. *Ibid.*, p. 922.
10. *Ibid.*, p. 1036.
11. *Ibid.*, p. 1037.
12. *Ibid.*, p. 931.
13. *Ibid.*, p. 948.
14. *Ibid.*, p. 964.
15. *Ibid.*, p. 756.
16. *Ibid.*, p. 952.
17. *Ibid.*, p. 1046.
18. *Ibid.*, p. 769.
19. *Ibid.*, p. 991.
20. *Ibid.*, p. 929.
21. *Ibid.*, p. 951.
22. *Ibid.*, p. 1000.
23. *Ibid.*, p. 1034.
24. *Ibid.*, p. 950.
25. *Ibid.*, p. 1000.
26. *Ibid.*, p. 1011.
27. *Ibid.*, p. 1002.
28. *Ibid.*, p. 951.
29. *Ibid.*, p. 1053.
30. *Ibid.*, p. 1053.

A Monsieur Milnes, ~~London~~
Islandford

Membre du Parlement



2
~~26 Hill street~~

Cromer

London

Norfolk.

~~Ampleforth~~

DOCUMENTS

QUATRE LETTRES DE TOCQUEVILLE À RICHARD MONCKTON MILNES

Nous devons la reproduction de ces quatre lettres inédites à l'obligeante entremise de Madame Ann Paterson Kerr auprès de la Bibliothèque de Trinity College à Cambridge. Elles proviennent de la Houghton Collection, et *Littérature et Nation* remercie chaleureusement *The Master and Fellows of Trinity College*, de Cambridge, qui nous ont gracieusement permis de les reproduire.

Ce fonds comprend une cinquième lettre à Richard M. Milnes, en date du 4 avril 1846, qu'il a malheureusement été impossible de reproduire dans de bonnes conditions de lisibilité.

deuxièmement, 2. fonds de secours analogues. j'edis malheureusement,
pour que l'ordinaire est arquet distribué d'une manière à
que plus arbitraire pour les Ministres ne soit que augmenter
la compétence doctorale. mais ici l'abus est beaucoup plus
difficile. c'est sans le Ministre qui distribue aux communes
l'argent voté par les Chambres en faveur des monuments
historiques, mais cette distribution n'a lieu que sur l'avis
d'une commission dans les mains de laquelle se trouve
vraiment le pouvoir. cette commission placée auprès du
Ministre de l'Instruction a été composée par lui et est
révocable par lui. dorénavant M. Mérimée, comme vous l'avez
vu, en fait partie, ainsi que plusieurs archéologues
distingués français, il faut le dire, avec une impartialité.
j'aurais leurs fonctions gratuites. le premier soin de cette
commission a été de faire le tableau de tous les
monuments qui au point de vue de la science ou de
l'histoire méritent d'être secourus. c'est sur cette liste
qu'elle choisit chaque année et indique au Ministre
les monuments à la conservation desquels il est utile
que le gouvernement donne son concours. le Ministre

Sont toujours les indications. La Commission Met. deux fois de nos mille ouvrages administratifs. en dehors d'elle, le sont formés, il est vrai, plusieurs associations ayant le même but. Mais elles produisent plus de dissensions que de secours. elles ont au moins l'avantage d'écarter l'attention publique et d'insister le plus sur les particularités et de se commodes. ce fait est très grand et, quelques uns et très vite. Au lieu de se former à l'air de l'effacement seulement depuis 20 ans quelle est devenue ouverte du chef d'œuvre de moyen âge. l'idée de les regrouper, de les compléter, de les préserver surtout d'une ruine complète prévoyant déjà un grand nombre de villes dont plusieurs ont déjà fait de grands sacrifices. Rien compte par que la société revient au lieu et aux institutions et de l'ignorance ancienne. qui est précisément le signe des coutumes. Rien ne indique rien que la civilisation est finie et que l'ancienne société est morte. tant que la guerre entre la France ancienne et la France nouvelle a présenté pour la première la moindre chance de succès, la nature a traité les monuments du Moyen âge comme des adversaires, elle les a détruits ou les a laissés pourrir; elle n'a vu ce que la représentation

Mant'œuvre des Docteurs, des Prêtres, des Moines & des Suis
qui lui étaient hostiles. au milieu de cette persécution, elle
n'apprenait même pas les beautés. c'est parce qu'elle
ne croit plus rien de ce qu'elle représentait qu'elle s'attache
à ces hommes à des grands maîtres de l'art et à d'écrites
notes d'un tiers qui n'est plus l'archivage ou l'ouvrage
d'un homme de parti.

J'ai vu avec un grand plaisir dans votre lettre que vous
finirez peut-être ^{un jour} nous venir à la campagne cet automne.
vous ne pouvez rien faire qui vous cause plus de
plaisir. notre intention première était d'aller cette année
au mois de septembre en Italie. mais comme devant
toutes probabilités nous aurons les élections générales au mois
de novembre, il nous faudra renouer à ce voyage. mais
nous vous attendrons. vous devez bien donner à
M. de Madureux gratis ce que vous lui avez. j'attacherais
un grand prix à cette réunion d'amis. mais tant qu'il
ne parviendrait pas trop tard dans l'automne. c'est dans la belle
saison qui fait voir notre pays. Madame de St. Vaut s'écrit
j'en supplie à votre souvenir et moi j'en ai bien d'espérer
l'espérance de de madame de St. Vaut. Alexis de La Rocheville

et nos personnes mêmes souffrant d'été grands maux
Donner des preuves de satisfaction rejetées. Pour manifester,
et non t. ou que ce spectacle vous amusaient beaucoup
et que était par son côté plaisant qu'il vous
frappait. Vous attendez, dit-on, à cette scène de violence
et de révolution connue à une répétition
dramatique ou connue à un combat de corps.
J'espère que cela n'est pas. Les Révolutions, même de
ennemis, à plus forte raison de, des alliés et des
Voisins ne sauraient être envisagés qu'avec un regard
froid. ce sont de grandes ^{maladies} ~~maladies~~ de l'humanité
anciennes de concepts et de grands vices et sont
même nées sur le bras d'un grand être concept,
et grand par un effet de la justice de Dieu, a mal
t. et attendra au fin d'accomplir, j'espère que
les Français qui en sont témoins ne d'un

208 verso.
Hempden 25

rejoignent, mais braves surtout aux difficiles
actes de ces jours d'angoisse avec cette sorte d'amitié
profonde avec laquelle l'homme doit contempler
les crises de l'humanité.

Un coup, mon cher Hilary, que tout ce
s'adresse pas à vous, mais à ceux qui ont
été regardés et que pour mon part, j'en
suis fier.

Je suis à tous vos soutiens d'union et
d'amitié.

Walter de Roquerville

Paris le 21 juin 1868.

(Hungarian collector, uncatalogued)

1545 (1)

Mon cher oncle,

J'ai tout promis à vos amis pour mes idées politiques que les lois
soient votées et de les supprimer tout à fait et d'un appel à votre amitié pour
la paix de prendre en considération les ministères et les ambassades
et la vie ministérielle d'ordonner un périsse d'une assemblée
Souveraine et gouvernementale. La vérité est que depuis maintenant j'en
suis sûr les jours de vos amis et un troupeau pour mes amis d'être pour
le faire. Aujourd'hui même j'espère que vous admettez quelques
lignes, tandis que vous avez écrit de vous amener beaucoup
d'attaques.

Je ne vous trouve pas juste pour le cabinet en général et pour
moi en particulier dans l'affaire de Rome. Vous ne faites
rien de votre part suffisamment avec difficulté, surtout dans notre
situation. Je n'ai rien à m'impliquer sur l'opinion de mes amis.
Dr. Miklos Munkacsy

elle était faite quand j'étais autrefois avec affonias, et elle devait être aussi
une réimpression des souvenirs ^{facteurs} qui dans tout les siècles et dans
tous les pays ont décidé de faire de leur ~~not~~ ~~accusés~~ ~~en~~ . j. n'ai
accepté une telle fondation que dans l'espérance de la rendre moi-même
avant votre mort. j'ajoute encore le ~~projet~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~partie~~ ~~libérale~~ ~~d'~~ ~~accepter~~ ~~une~~
qui ne puisse pas approuver ~~ou~~ ~~mon~~ ~~but~~ ~~ni~~ ~~approuver~~ ~~les~~ ~~effets~~.
j. n'ai jamais voulu qu'il fut possible ou même raisonnable
de faire sortir de tout cela des ~~de~~ ~~je~~ ~~pour~~ ~~les~~ ~~états~~ ~~d'~~ ~~où~~ ~~l'on~~ ~~voit~~ ~~l'~~ ~~établissement~~
de grandes libertés politiques. Mais j. pense que nous obtiendrons
un certain nombre d'institutions qui seront une immense
progrès sur l'état actuel et qui nous donneront une ~~progrès~~ ~~certains~~
meurs graduellement et sans révolution nouvelles à un ~~progrès~~
plus grand encore. Voilà mon espoir; je ne me suis senti
de l'affaire d'Italie que pour atteindre cet objet et ~~de~~ ~~progrès~~
et, Dieu aidant, j'espère encore l'atteindre.
Quant à ce qui se passe à Rome, le gouvernement français

1. Madame de la Motte la plus dévouée, j. ne sais ce qu'il vaudra
de vous faire ^{vous} y apporter une demande, mais voyez, bien sçez,
qu'on n'est aisé, la femme ne laisse pas aborder l'opinion
d'état à une protestation aveugle et implacable. je l'ai dit
à tout sçavoir et j. l. répète. j'aimerais tout faire mieux, que
moi, quitter la affaire que de lui en tant de responsabilités.

Voyez, à tous mes sentiments de haute considération et
d'amitié.

Alce de Tocqueville

[Tocqueville]

Paris ce 18 août 1849

Paris ce 9 Janvier 1852

J'ai vu venir, Monsieur Michel, de m'avoir fait faire
la connaissance de Miss Myun. j'ai trouvé, comme
vous me l'avez dit, une personne fort distinguée et
j'espère avoir souvent l'occasion de la revoir
avant qu'elle me quitte Paris. Madame & Marguerite
m'ont également fait beaucoup de la connaître.

J'aurais parfaitement les sentiments que vous
auriez voulu par votre lettre de Paris pour que
ce fût agréable et j'vous félicite de la raison que
vous m'avez donnée. Tout en regrettant d'être
si loin de vous, je me console de ce, d'être votre
ami, de Paris absent.

Mais sachez tout ce que vous voulez bien me demander
des nouvelles de Paris bien et j'espère bientôt j'en ai

qu'à me féliciter du parti que j'ai pris & au desir de
de passer l'hiver en Italie. Quant à l'opéra, il est
comme vous pouvez croire, triste & pressant, mais
Cela va, mais non pas acide. Il y a long temps
que j'aurais pu aller me retirer, du moins pendant
quelques années, de la vie publique afin de m'occuper
d'un grand ouvrage dont j'ai conçu la pensée. Je
suis donc l'un des moins à plaindre parmi la
foule des hommes politiques qui sont aujourd'hui
dans des affaires. Je pourrais même dire que j'ai
plus tout est que je me l'ai été depuis long temps
de ~~travaux~~ plaisir de la vie privée pourvu qu'il
devrait jamais faire oublier mes amis & grand
travail public que celui qui amuse.

L'opéra de la semaine de vos journaux et la conversation
de Mrs M. Wynn je vois que vous avez songé à
venir en acceptation ma jeune sœur. Je
vous aime avec elle & les deux autres de la même manière.

j'en doute pas que tout ce qui s'est passé à la
 guerre, mais non immédiatement. Au contraire après ce
 qui s'est, j'en suis persuadé. Le premier débat du
 Parlement Britannique est par ces témoignages de cette
 vérité d'une manière extraordinaire. Tous nos hommes
 politiques ont eu en parlant des derniers événements
 de la France, une sacrée prudence, modération, j'en passe
 quasi approbatrice pour le pouvoir qui a tenu les
 rennes de la liberté sur le continent aussi qu'ils
 ne savaient pas habiter l'Europe depuis
 long temps. On voit qu'il n'est plus d'un Roi de
 Naples, mais du chef de notre nation et de
 maître d'un armée de 400,000 hommes. Si
 comme moraliste j'en ai une fois souffert, mais
 comme Français on ne s'en flatte!

adieu, mais Mrs Pickers, supplie vous Mrs
 peut en dire au même Mrs Madam Grate avec
 tout respect avec tous ses foyers et à Semar. et
 avec pour nous l'honneur de Madam Mrs Amster
 W. Caspary

P.S. j'ai refusé toute espèce de cautions sur mes lettres
cette en revanche, ne pouvant avoir lieu de perdre
en vision la parole d'un gouvernement libre qui ne
s'oppose pour cela, lorsque la nouvelle assemblée n'est
pas en état de passer sans que les journaux
ni ne peut que rejeter le budget sans pouvoir
l'annuler, et nous ne voyons sans doute que les
candidats qui voudraient s'opposer à une détermination
ne peuvent ni parler, ni voter, ni leur être, ni
former de comités, ni parcourir le pays, sans
risquer d'être arrêté; que si une fois le nouveau
gouvernement poursuit son plan de gouverner
à l'aide des journaux et des salons, nous n'aurons
à en dire que son plus mauvais principe
la force brutale des nombres, le vote universel
avec maintien des formes et de l'obscurité que
l'impératrice crée. Nous espérons que nous
pourrions faire des biens que de se méler à parole
de sa part.

LITTÉRATURE ET NATION 2e série

année 1990

Numéro 1 (mars) : **FOULES**

- Gabrielle MALANDAIN — Les foules dans *Notre-Dame de Paris*.
Pierre DUFIEF — La figure des meneurs et l'image de la foule dans le roman français de 1870 à 1914.
Gerald LEROY — Les images du peuple chez Péguy.
Pierre CITTI — *Le Mystère des Foules* de Paul Adam.
Document : Paul ADAM — Préface du *Mystère des Foules*.

Numéro 2 (épuisé) : **PELLÉAS ET MÉLISANDE**

- Paul GORCEIX — *Pelléas et Mélisande* : Un théâtre de la suggestion.
Christian BERG — Voir et savoir : une esthétique du secret.
Pierre CITTI — *Pelléas et Mélisande*, ou la proie pour l'ombre.
Serge GUT — *Pelléas et Mélisande* — un anti-*Tristan* ?
Marie-Claire BELTRANDO-PATIER — *Pelléas* ou les aventures du récit musical.
Christian GOUBAULT — La solitude singulière de *Pelléas*.
Document : Jean LORRAIN — *Pelléastres* (fragment).

Numéro 3 (septembre) ; **1889... LE PREMIER CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION**

- Jean Marie GOULEMOT — 1889, pourquoi ?
Jean M. GOULEMOT, Pascal ORY — 1889 : l'année festive.
Maurice PENAUD — Quelques réflexions sur Edmond de Goncourt.
Georges BENREKASSA — *Les Déracinés* : Barrès, les Lumières, et l'énergie nationale.
Annie PETIT — Renan ou la commémoration révolutionnaire à rebours : idéaliser, dépasser, oublier.

Charles COUTEL — Compayré, lecteur de Condorcet.

Guy TEISSIER — *Le Régicide* : un fantasme révolutionnaire de Giraudoux... ou les suites imaginaires de 1889.

Gian Paolo ROMAGNANI — Le premier centenaire de la Révolution française en Italie.

Beatrix WREDE-BOUVIER — Révolution française et mouvement ouvrier allemand. L'héritage de la Révolution française dans le mouvement ouvrier allemand du XIXe siècle.

Jonathan WEISS — Le centenaire de la Révolution française dans la presse américaine.

Numéro 4 (décembre) : *CITÉS IMAGINAIRES*

Maurice PENAUD — Atlantide, Atlantide.

Jean GOULEMOT — Cités imaginaires et utopies à l'âge classique.

Geraldi LEROY — *La Cité harmonieuse*, selon Péguy.

Bleuette PION — Le thème de la cité morte dans trois romans de Willa Cather.

Guy TEISSIER — *Les Villes invisibles* ou la cité idéale d'Italo Calvino.

Muriel DÉTRIE — La Ville de Pékin entre réel et imaginaire.

Jean-Pierre GUILLERM — Malaise dans l'utopie : Paul Adam.

Numéro 5 : *THÉÂTRE À SUCCÈS VERS 1900.*

I — SUCCÈS ET EXPÉRIENCES

Michel CORVIN — Boulevard et société (1890-1914).

Jean-Claude LIEBER — La Comédie de l'annonceur ou ce qui faisait rire nos grands-pères.

Pierre CITTI — Théâtre littéraire et théâtre à succès : la fausse réconciliation de *Cyrano de Bergerac*.

Philippe BARON — *Madame Sans-Gêne* de Victorien Sardou.

Catherine NAUGRETTE-CHRISTOPHE — Les très riches heures du théâtre Déjazet.

Alain NÉRY — *Axël* et le théâtre de Villiers.

Wolfgang ASHOLT — Du Symbolisme au Boulevard : Henry Bataille.

Philippe MARCEROU — Antoine monte *Le Marché* d'Henry Bernstein, le 12 juin 1900.

Jean ALBERTINI — Romain Rolland et le théâtre à succès.

**Numéro 6 : THÉÂTRE À SUCCÈS VERS 1900.
II — ÉTUDES COMPARATISTES ET
CRITIQUES**

Roger BAUER — Auteurs français à la mode sur les théâtres viennois.

Jean MOTTET — L'émergence du visuel dans le vaudeville américain, ou les premiers avatars du cinéma à la fin du XIXe siècle.

Geneviève COMÈS — Le théâtre à succès à travers *La Revue blanche*.

Colette HÉLARD-COSNIER — Jean Lorrain, critique théâtral dans *Poussières de Paris*.

Sophie LUCET — Les pourfendeurs du succès : échos "symbolistes".

Sylvie JOUANNY — Les représentations du succès dans les mémoires d'actrices vers 1900.

Catherine COQUIO — Rouveyre-Golberg : "Rois cabots" et "princes critiques".

DOCUMENT — Caricatures théâtrales d'André Rouveyre. (Hors-texte)

A paraître :

(l'ordre et le sommaire des numéros peuvent être changés)

**Numéro 8 : LE MYTHE DES ORIGINES CHEZ
LES HISTORIENS DU XIXe SIÈCLE**

Numéro préparé par Paule PETITIER, avec des articles prévus de Pierre CITTI, Eric PELLET, Bernard PELOILLE, Paule PETITIER, Marie-Claire ROBIC.

**Numéro 9 : DON JUAN (LE PERSONNAGE ET LE
MYTHE DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES ET
MUSICALES)**

Avec des articles de Maurice MOHLO, Pierre NAUDIN, Jean-

LITTÉRATURE ET NATION

Louis-BACKÈS, Laurine QUÉTIN, Jean GUILLAUME, Bruno MOYSAN, Michel VACCARO.

Numéro 10 : *LA CRITIQUE HISTORIQUE CONTEMPORAINE*

Avec des articles prévus, sous réserve, de Jean-Louis BACKÈS, Jean BESSIÈRE, François CHATELAIN, Pierre CITTI, Paul GORCEIX, Jean GOULEMOT, Jürgen GRIMM, Paule PETITIER, Alain VAILLANT.

Le texte de ce numéro a été saisi par Isabelle Cruchet.

Composé par *Littérature et Nation*
Imprimé par l'Université François-Rabelais
3, rue des Tanneurs — Tours



**LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DE LA FIN DU XIX^e SIÈCLE
EN EUROPE
(S.E.F. 19)**

Elle a pour but de réunir les chercheurs de toutes les nationalités, historiens de l'art, de la littérature, des mentalités, de la politique, des faits sociaux, qui s'intéressent à cette période.

Ses statuts déposés en octobre 1989, elle a pour président Roger Bauer, de Munich, pour vice-présidents Maurice Penaud, de Tours, André Guyaux, de Mulhouse, l'historien Eric Cahm, et pour secrétaire et trésorier Pierre Citti.

Elle a organisé ou coorganisé les colloques *Pelléas et Mélisande* (1990), *Théâtre à succès vers 1900* (1990), *L'Idée latine vers 1900* (1991), et contribuera aux rencontres sur Anatole France (Saint-Cyr-sur-Loire, 14-16 novembre 1991), sur *Les Intellectuels à la Belle Époque* (Orléans, 1^{er} février 1992), et à bien d'autres qu'on trouvera mentionnées au verso. Les Actes en sont ou seront publiés par *Littérature et Nation*.

L'adhésion à la Société est de 100 F
70 F pour les étudiants.

Adresser les cotisations au trésorier : Pierre Citti, Littérature et Nation, bureau 124, 3, rue des Tanneurs, 37 000 Tours.

COLLOQUES

organisés par *Littérature et Nation* et la S.E.F. 19

COLLOQUE DE LA SAINT-MARTIN

La Culture d'Anatole France

coorganisé avec la Ville de Saint-Cyr sur Loire.

Du 14 au 16 novembre 1991.

Les Intellectuels à la Belle Epoque

1er février 1992. Au et avec le Centre Péguy d'Orléans.

Faust et ses mythes

25 avril 1992. Château de Loches.

Les Modèles littéraires

9 et 10 mai 1992. Azay-le-Ferron.

L'Idée impériale en Europe

18 et 20 septembre 1992. Azay-le-Ferron

COLLOQUE DE LA SAINT-MARTIN

Le Bergsonisme de 1889 à 1914

Novembre 1992, à Saint-Cyr-sur-Loire.

Villiers de L'Isle-Adam

6 février 1993. Université de Tours.

Histoire littéraire et histoire des sciences

Mai 1993. Azay-le-Ferron.

L'Identité européenne

Juin 1993. Université de Tours.

Le Symbolisme et le Surréalisme en Belgique

Juin 1993. Université de Tours.

Jules Michelet et la question sociale

Octobre 1993. Université de Tours.

COLLOQUES DE LA SAINT-MARTIN

Courteline et le théâtre de son temps (1993)

L'Affaire Dreyfus et la Presse (1994)